

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No 2

MONTREAL, SAMEDI, 15 JUIN, 1895.

LE No. 5 CENTS.

PREMIERE PARTIE

## L'HERITAGE MYSTERIEUX

LES  
DRAMES  
DE  
PARIS



R  
O  
C  
A  
M  
B  
O  
L  
E

La Cie d'Imprimerie Metropolitaine, Editeurs Proprietaires, 968 Rue Ontario,  
MONTREAL, Can.

# L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE,

Paraissant tous les samedis, délivrée le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement: un an.....\$2 50  
six mois..... 1 25  
le numéro..... 0 05

Publiée par "LA CIE. D'IMPRIMERIE METROPOLITAINE,  
968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

N. B.—Nous ne mettons aucuns titres ni dates dans le texte afin de ne pas nuire à ceux qui désirent le faire brocher ou relier. Nous brocherons gratuitement tous les 6 mois, les copies parues à tous ceux qui nous les feront parvenir.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés; chaque volume de 65 pages et 78 magnifiques gravures.

Pour les annonces s'adresser aux

Bell Tel. 6256

Éditeurs.

## L. Petitjean & Cie.,

✦ Costumiers, ✦

NO. 436 RUE DES ALLEMANDS,

LOCATION DE COSTUMES.—Pour soirées dramatiques, bals, mascarades, etc., etc.—Perruques barbes, grimage, à 20 % meilleur marché que partout ailleurs.

ETABLIE EN 1885.

TELEPHONE BELL 6010.

### GRAND COMMERCE DE MEUBLES!

Qui ne peut se marier

Lorsqu'on peut acheter un ameublement de maison complet, composé de 27 morceaux, POELE COMPRIS, pour

✦ \$64.85 ✦

GRAND ASSORTIMENT DE

Sets de Chambre, Sets de Salon, Tapis, Prélarts, Etc., Etc.

A être vendus comptant ou à conditions faciles.

CHEZ

## ALBERT JETTE

Marchand de Meubles

En Gros et en Detail

NO. 1243 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Entre Wolfe et Montoalm.

## ROD. CARRIERE,

Pharmacien,

1341 RUE STE CATHERINE,

— IMPORTATEUR DE —

DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PARFUMERIES,  
ARTICLES DE TOILETTE, &c.

Prescriptions préparées avec soin par des employés compétents, et avec les drogues les plus pures.

AGENT POUR LE

BAUME D'ANIS COMPOSE,

On peut se procurer gratis un échantillon de ce fameux calmant à la

PHARMACIE ROD. CARRIERE.

## EDOUARD ST JEAN

(Ci-devant ST. JEAN FRERES, rue Ste. Catherine)

Horloger et Bijoutier

1210 RUE ONTARIO 1210

MONTREAL.

Une visite est sollicitée.

Assortiment complet d'HORLOGES, MONTRES, BIJOUX et

## Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

× × × × ET × × × ×

Poseur d'appareils à gaz, × ✕ ×

× — × Et à eau chaude, Etc., Etc'

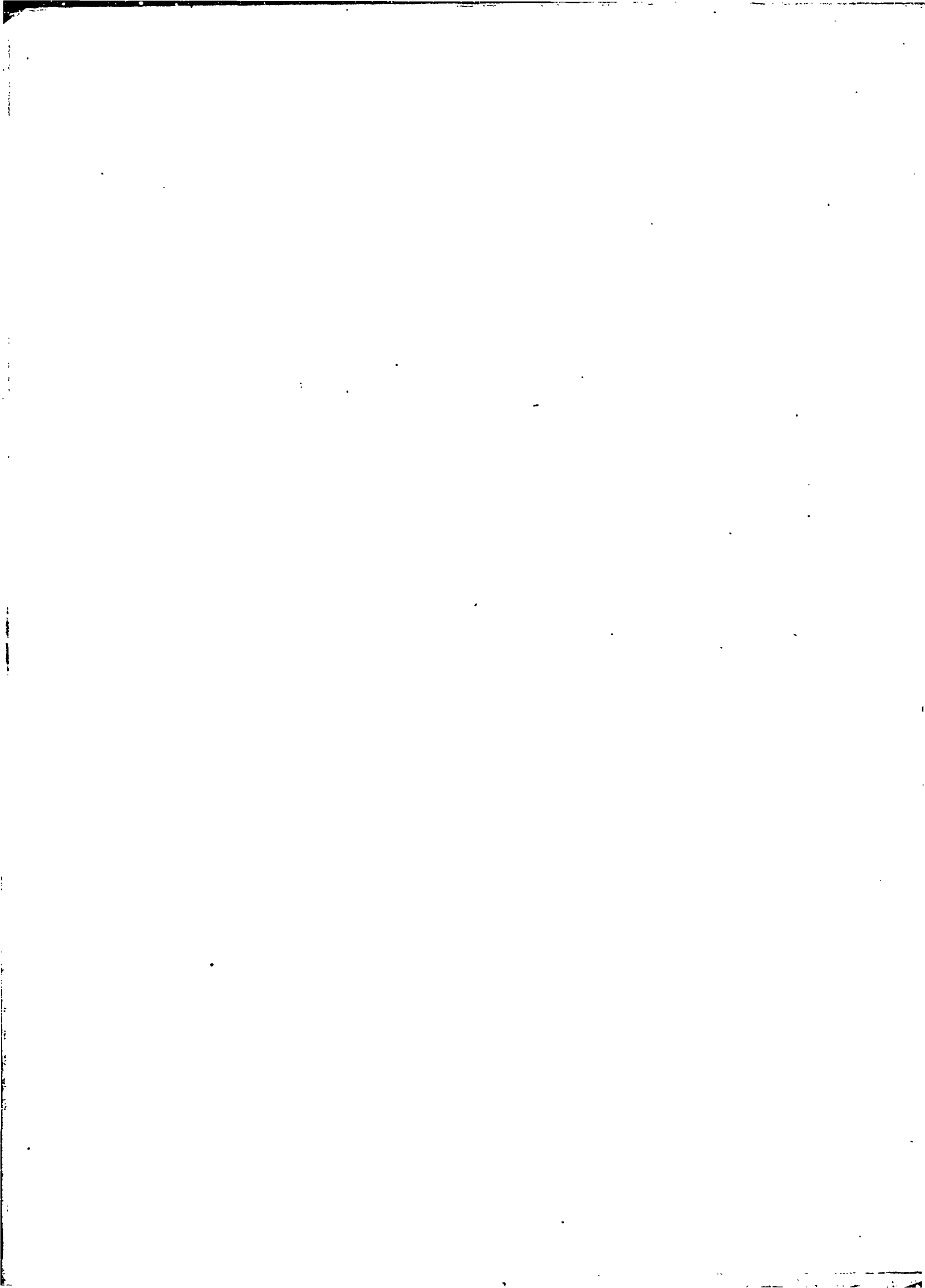
Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

223B AVENUE PAPINEAU,

MONTREAL.



Je vais rendre mon ouvrage, dit-elle.



— Bah ! dit Cerise ; quand on est doux à gagner sa vie et savoir qu'on s'aime, on n'est jamais malheureux. D'ailleurs, Léon va être contremaître, il gagnera dix francs par jour, et il pourra m'établir un petit magasin où je me mettrai à mon compte. Il a du bien dans son pays, trois ou quatre mille francs au moins : c'est bien assez pour acheter un fonds de fleuriste.

Baccarat haussa imperceptiblement les épaules.

— Tu sais bien, dit-elle, que si tu as besoin de quatre ou même de dix mille francs pour t'établir, je te les donnerai.

— Nenni, répliqua Cerise, une honnête fille n'accepte d'argent que de son père ou de son mari.

— Mais je suis ta sœur, moi.

— Si tu avais un mari, j'accepterais.

Baccarat se mordit les lèvres, et fronça ses sourcils et olympiens.

— Tu me rendras cela, dit-elle, quand tu sera mariée... puisque Léon a de l'argent.

— Non ; dit Cerise, je suis entêtée et fière, je n'emprunte pas : chacun son idée.

La jeune fille s'était remise à travailler tout en causant avec sa sœur ; et Baccarat s'était insensiblement approchée de la croisée, sur laquelle elle s'était accoudée avec une négligence affectée, mais en réalité pour jeter un regard ardent et curieux à une croisée de la maison voisine, qui donnait pareillement dans la cour, et qui était située à un étage inférieur à celui de la modiste.

Cette fenêtre était fermée, et les rideaux blancs en étaient soigneusement tirés.

— Il n'y est pas, murmura tout bas Baccarat avec dépit.

— Dis donc, Louise, fit Cerisette qui suivait du coin de l'œil les mouvements de sa sœur, et qui avait sur les lèvres un mutin sourire, sais-tu que tu es bien gentille avec moi depuis quelque temps, de venir ainsi me voir presque tous les jours ?

Baccarat tressaillit, et se retourna brusquement.

— Est-ce que tu as affaire dans le quartier ? continua Cerise avec une naïveté hypocrite.

— Non, répondit Baccarat. Je viens te voir parce que je t'aime, et que j'ai ma liberté.

Bon, fit la jeune fille avec malice, il y a longtemps que tu as ta liberté, et je crois que tu m'as toujours aimée... Cependant...

— Ah ! ma foi ! dit Baccarat, tant pis pour ta bégueulerie ordinaire ! Puisque tu me questionnes, je te dirai tout, quitte à te faire rougir.

Cerise baissa les yeux à demi.

— Si tu as des secrets, dit-elle, c'est différent...

— Non, répondit Baccarat, il n'y a pas de secrets là dedans. J'ai ce qu'on appelle une *locade*. Ça t'étonne peut-être, car on dit dans tout Paris qu'en dehors de sa famille, la Baccarat n'a pas de cœur, et qu'elle se moque autant d'un homme qu'un Français d'un Chinois.

Cerise leva la tête et regarda sa sœur.

La Baccarat était devenue sérieuse et triste en parlant de la sorte, et il y avait dans ses yeux comme une rage secrète d'obéir ainsi à un sentiment tout nouveau, elle qui se riait des plus orageuses passions.

— Oui, continua-t-elle, j'ai vu un jour, ici, il y a un mois, de ta fenêtre où j'étais accoudée comme aujourd'hui, un jeune homme qui m'a bouleversée et fait battre le cœur, à moi qui n'aime jamais...

Et Baccarat étendit le doigt.

— Là, dit-elle, cette fenêtre du cinquième.

— Bon ! dit Cerise en souriant, je sais qui tu veux dire. C'est M. Fernand Rocher.

— Tu le connais ? dit Baccarat avec joie.

— Oui, dit Cerise.

— Eh bien ! murmura la sœur aînée avec l'accent de la passion vraie, je l'aime... oh ! mais je l'aime, vois-tu comme tu n'aimes pas Léon, toi !

— Ah ! dit Cerise d'un ton de reproche et d'incrédulité tout à la fois.

— Jo l'ai vu trois fois, poursuivit Baccarat, trois fois à sa fenêtre, et il ne m'a seulement pas regardée, moi pour qui on se brûle la cervelle... Et je viens ici pour le voir... ne fût-ce qu'une seconde... Et, vois comme je suis *toquée*, il y a des moments où j'ai envie de lui écrire, de monter chez lui, et de me mettre à ses genoux en lui disant :

— Tu ne sais donc pas que je t'aime ?

Et Baccarat laissa jaillir de ses grands yeux noirs un regard de flamme.

— Est-ce bête et bizarre, continua-t-elle, qu'on se laisse aller ainsi à aimer un homme qu'on ne connaît pas, dont on ne sait même pas le nom, qui est marié, peut-être ; qu'on l'aime à en perdre le boire et le manger, qu'on en rêve le jour et la nuit.

Cerise regardait sa sœur avec étonnement, tant elle connaissait son insensibilité ordinaire.

— Comment, dit-elle, tu l'aimes autant que cela ?

— Oh ! fit Baccarat, posant la main sur son cœur, j'en deviens folle... Tiens, depuis un quart d'heure je suis là, l'œil fixé sur cette fenêtre fermée, mon cœur bat... Mais il n'est donc jamais chez lui, ce jeune homme ? acheva-t-elle avec impatience.

— Il rentre tous les jours à deux heures précises, répondit Cerise.

— Mais parle-moi donc de lui ! s'écria Baccarat avec l'impétuosité de la passion, dis-moi qui il est, ce qu'il fait, où et comment tu l'as connu !

— C'est Léon qui me l'a fait connaître.

— Comment cela ?

— Le patron de Léon lui a vendu un bureau, des chaises et un bois de lit quand il a emménagé dans cette maison. C'est Léon qui lui a livré tout cela et qui lui a posé ses rideaux.

— Il paraît qu'il n'est pas riche, ce jeune homme, et qu'il a une petite place de deux cents francs par mois dans un bureau.

— Et... demanda Baccarat avec un subit tremblement dans la voix, il est... seul ?

— Oui.

— Tu ne vois jamais personne... chez lui ?

— Jamais.

Baccarat respira.

— Jo l'aime, murmura-t-elle... et il m'aimera.

Comme elle achevait, la fenêtre du cinquième s'ouvrit et encadra une tête d'homme. Baccarat sentit tout son sang affluer à son cœur, et elle devint fort pâle.

— Le voilà ! dit-elle à sa sœur en se rejetant en arrière vivement.

Cerise se mit à la fenêtre et se prit à fredonner pour faire lever les yeux au jeune homme, qui regardait avec distraction dans la cour.

Fernand Rocher aperçut la jeune fille et la salua, puis il parut étonné de voir apparaître derrière elle une figure qui avait avec la sienne une pareille ressemblance.

— C'est ma sœur, lui dit Cerise.

Fernand salua.

— Dis-lui donc, souffla Baccarat à l'oreille de la jeune ouvrière, dis-lui donc qu'il serait bien aimable de venir nous dire bonjour.

L'accent de Baccarat était suppliant et toucha Cerise, qui sans réfléchir à la légèreté d'une pareille démarche, cria au jeune homme en lui faisant signe du doigt :

— Venez donc nous dire bonjour, monsieur Fernand, si vous n'avez autre chose à faire.

— Jo vous remercie bien de votre invitation, mademoiselle, répondit le jeune homme ; malheureusement je suis un peu à l'heure : j'ai une visite à rendre : je dîne en ville, et il faut que jo m'habille.

— Il sort ! murmura Baccarat, qui se mordit les lèvres de dépit. Oh ! jo saurai où il va.

Le jeune homme salua de nouveau, les deux sœurs et ferma sa fenêtre,

— Oui, répéta Baccarat, je veux savoir où il va, et je le saurai. Peut-être chez quelque femme... Oh ! je crois que je serai horriblement jalouse.

Cerise écoutait sa sœur avec étonnement.

— Mais, fit-elle observer, M. Fernand n'est ni ton mari, ni ton amant.

— Il sera mon mari dit Baccarat, dont les sourcils blonds se réunirent sous l'impulsion d'une volonté altière.

— Ton mari ? D'ailleurs, murmura Cerise, je crois que Léon m'a dit que M. Fernand songeait à se marier.

A ce mot, Baccarat bondit comme une panthère blessée qui entend le cri lointain des chasseurs qui la traquent.

— Se marier, lui ! murmura-t-elle.

— Pourquoi pas ? demanda Cerise ingénument ;

— Je ne le veux pas, moi !

— Mais de quel droit ?...

— De quel droit ! s'écria Baccarat en frappant du pied avec colère. Est-ce qu'il est question de droit en amour ? Je l'aime !...

— Mais s'il ne t'aime pas, lui ?...

Il m'aimera...

Et la femme jeta un regard superbe dans la petite glace placée sur la cheminée de Cerise, et sembla faire d'un coup d'œil l'inventaire de sa beauté fière et hardie.

— Par exemple ! dit-elle avec l'orgueil d'un ange déchu, il serait curieux que la première fois qu'une fille comme moi aurait eu fantaisie d'aimer un homme, cet homme ne l'aimât pas ! On s'est tué pour moi, et un petit employé qui demeure au cinquième ne deviendrait pas fou de moi ! Ah ! s'il en était ainsi, je ne serais plus la Baccarat.

Cerise venait de terminer ses fleurs, et elle jeta sur ses épaules un châle tartan à carreaux, et mit sur sa tête un joli petit bonnet à nœuds de rubans ponceau.

— Je vais rendre mon ouvrage, dit-elle.

Les deux sœurs descendirent ensemble dans la rue.

Baccarat était venue en voiture, comme toujours.

Un joli coupé, attelé d'un cheval gris de fer et conduit par un cocher en livrée, attendait à la porte.

— Veux-tu que je te mène à ton magasin ? demanda la jeune femme en ouvrant la portière de sa voiture.

— Fi ! répondit sa sœur Cerise ; il ferait beau voir une pauvre ouvrière aller reporter quinze francs d'ouvrage dans un coupé traîné par un cheval de mille écus ! Adieu, Louise, je vais à pied...

— Adieu, petite sotte, répondit Baccarat, qui mit un baiser sur le front de sa sœur.

Cerise s'en alla d'un petit pas alerte et délibéré, traversa le boulevard et prit la rue du Temple, tandis que sa sœur s'installait dans le coupé.

— Où va madame ? demanda le cocher.

— Nulle part, répondit Baccarat, j'attends ici...

Elle attendit, en effet, dans le coupé, que M. Fernand Rocher sortit de la maison voisine : sur laquelle elle avait les yeux opiniâtrément fixés.

Dix minutes après, en effet, le jeune homme sortit et passa auprès de la voiture sans même y prendre garde.

— Suis ce jeune homme à distance, dit Baccarat à son cocher.

Le coupé partit au pas, et Baccarat abaissa prudemment les stores.

## IV

## FERNAND

Fernand avait vingt-cinq ans. C'était un grand jeune homme aux cheveux noirs, au teint pâle, et qui avait plutôt de la physionomie qu'une beauté régulière.

Fernand était orphelin. Il n'avait eu d'autre protecteur en entrant dans la vie, qu'un oncle maternel, M. de Saint-Lucio, un vieil officier de marine qui l'avait fait élever avec sa modique pension de retraite, et qui était mort sans fortune.

A vingt ans, Fernand entra au ministère des affaires étrangères aux appointements de quinze cents francs ; deux ans plus tard, ses émoluments furent portés à deux cents francs par mois.

A ses moments perdus, Fernand écrivait, avec ses camarades de bureau, un tiers ou un sixième de vaudeville.

Le vaudeville rapportait cent francs de droits d'auteur coûtait quarante francs de copie, et laissait un dividende de dix par collaborateur.

Ce qui n'empêchait point Fernand Rocher de rêver un grand avenir dramatique et de soupirer en songeant que messieurs tels ou tels, qui gagnent cent mille francs au théâtre, avaient commencé comme lui.

Et puis Fernand était amoureux ; il aimait, l'ambitieux ! la fille de son chef de bureau, mademoiselle Hermine de Beaupréau, qui aurait, disait-on, quatre-vingt mille francs de dot : et Fernand savait bien qu'il n'obtiendrait sa main qu'avec des difficultés inouïes, car M. de Beaupréau était avaro.

Or, le jeune homme ne s'était habillé, ce jour-là, en si grande hâte, et n'avait fait une si minutieuse toilette, que parce que M. de Beaupréau l'avait invité à dîner. Le chef de bureau, qui ne se doutait nullement de l'amour du jeune homme pour sa fille, amour partagé, du reste, par Hermine, l'invitait souvent à dîner et l'avait pris en amitié. Fernand était intelligent et actif ; il travaillait, à ses heures perdues à un grand ouvrage sur le droit des gens, ouvrage que M. de Beaupréau comptait publier sous son nom pour arriver à la rosette d'officier de la Légion d'honneur et au poste de chef de division. De là l'amitié et la protection du chef de bureau pour le petit employé.

— Venez à trois heures, lui avait dit M. de Beaupréau, nous travaillerons jusqu'à cinq.

Et Fernand, qui n'avait pas vu Hermine depuis trois jours, s'était juré d'être exact, d'autant mieux que le chef de bureau ne l'était point, et qu'il advenait presque toujours que les deux amants avaient le temps de causer quelques instants et d'échanger un nouveau serment d'inaltérable fidélité.

L'employé traversa donc le boulevard, tourna à gauche dans la rue du Temple, et prit la rue de Vendôme pour gagner la rue Saint-Louis-au-Marais, où demeurait son chef de bureau.

Le coupé de Baccarat suivait à distance. La jeune femme ne perdait point le jeune homme du regard, et quand elle l'eut vu franchir la porte cochère d'une grande et vieille maison située dans le haut de la rue Saint-Louis, tout près de la place Royale, elle ordonna au cocher d'arrêter.

Puis elle s'élança hors de la voiture avec la légèreté d'une biche, et entra aussi dans cette maison.

Baccarat avait baissé prudemment son voile, de façon à n'être pas reconnue de Fernand.

La loge du concierge, située au fond de la cour, était habitée par une vieille femme bavarde, que la jeune femme jugea d'un coup d'œil parfaitement corrompible.

Elle lui mit un loquax dans la main et lui dit :

— Avez-vous une langue, la mère ?

— Je m'en vante, ma belle dame ! répondit la vieille en saluant et prenant le louis, qu'elle fit disparaître prestement dans les profondeurs de sa poche.

— Eh bien ! dit Baccarat, il faut vous en servir ; cela pourra vous être utile. Quel est ce jeune homme qui vient de monter dans le grand escalier, sous la voûte ?

— Ça, dit la portière, c'est un employé du ministère qui va chez son chef de bureau.

— Comment appelez-vous le chef de bureau ?

— M. de Beaupréau.

— Est-il marié ?

— Oui.

— Sa femme est-elle jeune ?

— Entre quarante et cinquante.

— Et... demanda Baccarat, n'aurait-il pas une fille ?

— Ah ! oui, répondit la vieille, et une jolie, encore...

— Ah ! fit Baccarat qui se mordit les lèvres.

— Mademoiselle Hermine acheva la portière, est belle comme les amours, et je crois bien que ce jeune homme en tient pour elle.

— Vous croyez ? fit Baccarat dont la voix s'altéra.

— Dame ! il dîne ici trois ou quatre fois par semaine, au moins.

— A quelle heure sort-il d'ici, quand il dîne ?

— Vers dix heures du soir.

— C'est bien, merci.

Et Baccarat jeta un second louis sur la table grasseuse de la portière émerveillée, et disparut.

— C'est pour sûr une duchesse ! murmura la vieille femme.

Pendant que Baccarat prenait ses renseignements, Fernand Rocher, qui ne se doutait nullement de l'espionnage dont il était l'objet, montait lestement au troisième étage, et, le cœur palpitant, sonnait à la porte de M. de Beaupréau.

Le chef de bureau était un petit gentillâtre du comtat Viennois qui était arrivé à Paris sans sou ni maille, avait obtenu, vers la fin de l'empire, une place de commis au ministère, et, au bout de vingt ans, à force de souplesse et de zèle envers tous les pouvoirs et tous les ministres, était parvenu au poste qu'il occupait depuis neuf ans déjà en l'année 1845.

M. de Beaupréau avait rencontré, dix-huit ans auparavant, une jeune veuve qui n'avait d'autres parents qu'un vieil oncle avare et despote.

La jeune veuve qui se nommait Thérèse de Kermarouët, avait une petite fille qu'elle élevait à grand peine avec le fruit d'un travail pénible.

M. de Beaupréau rencontra Thérèse, s'en éprit, et la demanda en mariage.

Thérèse refusa d'abord, car son souvenir tout entier était pour son mari le lieutenant Kermor. Et bien qu'il eût été compté sur la liste des morts à la prise du Trocadéro, une voix en elle lui disait qu'il devait être encore de ce monde.

Elle refusa donc, mais M. de Beaupréau de plus en plus épris de Thérèse revint :... Et un jour il prit la petite fille dans ses bras en disant :

— Votre enfant sera le nôtre.

Thérèse tressaillit de joie à la pensée que son enfant aurait un protecteur, et bien que M. de Beaupréau fût laid, petit, difforme et d'un âge déjà mûr, elle l'épousa, se sacrifiant ainsi pour sa fille... son Hermine.

Le chef de bureau eut, quelque temps après, et à deux années d'intervalle, deux fils de son mariage avec Thérèse. L'un de ces enfants mourut en bas âge, l'autre avait quinze ans à l'heure où commence notre récit.

Ce fut Hermine elle-même qui vint ouvrir à M. Fernand Rocher, l'unique servante de la maison étant sortie pour faire les provisions du dîner.

M. de Beaupréau était avare et voulait cependant garder un certain décorum. Il occupait un appartement de quinze cents francs de loyer et donnait des soirées ; mais les garçons de bureau du ministère y servaient les rafraîchissements, et le lendemain la bonne demeurait seule à réparer les désordres et le remue-ménage occasionnés par le bal.

A la vue de Fernand, Hermine rougit jusqu'aux oreilles, et Fernand, regardant la jeune fille, éprouva cette naïve et violente émotion qui s'empare toujours de l'homme épris en présence de la femme qu'il aime.

Madame de Beaupréau était dans un coin du salon, occupée à broder au métier. Elle tendit affectueusement la main au jeune homme, et lui dit :

— M. de Beaupréau n'est point rentré encore, mais il ne saurait tarder, j'imagine.

— Monsieur Fernand, dit Hermine rougissant toujours, voulez-vous m'accompagner au piano ?

— Avec plaisir, mademoiselle, répondit-il s'approchant aussitôt de l'instrument, placé assez loin de l'endroit où se trouvait madame de Beaupréau.

— J'ai déchiffré une romance nouvelle de madame Loïsa Puget, continua Hermine pour cacher son trouble ; elle est charmante : vous allez voir...

Et Hermine développa le pupitre du piano, sur lequel elle étala sa musique.

Pendant ce temps, Fernand murmurait à voix basse :

— J'ai une bonne nouvelle à vous donner ; Hermine.. Mon drame est reçu au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Il sera représenté cet hiver et me donnera, je l'espère, beaucoup d'argent... Alors j'oserai...

— J'ai parlé à ma mère... répondit Hermine à mi-voix.

Fernand tressaillit :

— Eh bien ? demanda-t-il

— Eh bien ! répondit la jeune fille, dont le visage s'empourprama, ma mère prétend qu'il faut se hasarder à parler à mon père.

Le jeune homme hochait tristement la tête :

— Je connais M. de Beaupréau, murmura-t-il, il me refusera votre main... Je suis pauvre... et mon seul espoir est dans cet avenir dramatique sur lequel je compte.

— Ecoutez, reprit Hermine, maman m'a demandé si j'étais bien sûre de votre amour.

— Ah ! pourriez-vous en douter ?

— Et, bien qu'elle ait une certaine appréhension de mon père, elle l'abordera franchement. Elle m'aime tant, ma pauvre mère !

— Mais... quand ? interrogea Fernand, dont le cœur se réprit à battre avec violence.

— Ce soir... si vous voulez.

Au moment où Hermine prononçait ces derniers mots, sa mère, qui s'était approchée, la prit dans ses bras avec tendresse, et regardant Fernand :

— Est-il bien vrai que vous l'aimez ? demanda-t-elle de cette voix inquiète et presque alarmée qui n'appartient qu'à une mère.

Fernand ne répondit pas, mais il s'agenouilla devant madame de Beaupréau et jeta un long regard d'amour sur Hermine.

— Eh bien ! dit la mère avec émotion, pourquoi m'opposez-vous au bonheur de mon enfant ?

Elle mit la main de sa fille dans la main de Fernand, les fiançant ainsi par ce geste éloquent et simple.

— Après le dîner, dit-elle, Hermine vous emmènera dans le cabinet de travail de M. de Beaupréau et vous me laisserez seul avec lui.

Ce fut une après-midi charmante que celle qui s'écoula alors pour les deux jeunes gens sous les yeux de la mère, heureuse de leur bonheur ; et M. de Beaupréau fut si bien oublié qu'on ne s'aperçut point qu'il était en retard, et que l'heure du dîner sonnait avant son arrivée.

Tout à coup, on le vit apparaître sur le seuil du salon, marchant d'un pas inégal et brusque, et le visage empourpré.

Ses petits yeux clignotaient derrière ses lunettes bleues, et toute sa personne trahissait une émotion mal contenue. Evidemment quelque chose d'insolite lui était advenu, et l'existence régulière et monotone du chef de bureau venait de subir quelque secousse mystérieuse.



## V

## GUIGNON

Cependant, et tandis que Baccarat suivait à distance Fernand Rocher se rondant rue Saint-Louis chez M. de Beaupréau, Cerise trottait lestement tout le long de la rue du Temple et gagnait la rue de Rambuteau, où se trouvait le magasin de fleurs pour lequel elle travaillait.

Elle était si gentille dans sa mise, ses mouvements et sa démarche, que les passants les plus affairés s'arrêtaient involontairement sur les trottoirs pour la regarder, et que plus d'un d'un jeune homme sur le seuil d'un magasin, murmurait avec envie :

— Oh ! la jolie fille ! Celui qu'elle aime est bien heureux !

Mais Cerise ne prenait pas plus garde aux coups d'oeils amoureux qu'aux propos plus ou moins galants qui l'accueillaient sur sa route, et elle poursuivait son chemin en songeant à son cher Léon, dont elle serait bientôt la femme.

Elle atteignit ainsi son magasin, où elle fut accueillie par le sourire bienveillant du patron, content de son ouvrière.

Madame Legrand, la maîtresse du magasin, s'écria en la voyant entrer :

— Ah ! voici Cerise, ma meilleure ouvrière ! C'est bien, ma petite, c'est très bien d'arriver à l'heure. Me rendez-vous tout aujourd'hui ?

— Voilà, dit Cerise en étalant avec soin sur le comptoir tout son ouvrage ; je n'ai plus rien à la maison, madame.

— C'est que, fit madame Legrand, qui était une bonne et grosse femme très réjouie, c'est de la belle et bonne ouvrage, encore ! Au moins, voila une ouvrière honnête et qu'il fait plaisir de mettre à ses pièces. Vous ne travaillez point comme cela, vous autres, mesdemoiselles les paresseuses.

Et, moitié souriante, moitié sévère, la fleuriste s'adressait aux cinq ou six jeunes filles travaillant la journée dans le magasin.

Puis elle se tourna vers un jeune commis préposé à la caisse de la maison, et qui, la plume à l'oreille, regardait Cerise avec la naïve admiration d'un amoureux.

— Allons, monsieur Eugène, dit-elle, au lieu de regarder ma Cerise avec vos yeux de sucre de candi, comme si c'était une jeune fille à enjôler, fait-lui donc son compte.

Le commis rougit et baissa les yeux.

— Combien te doit-on, mignonne ? demanda la fleuriste.

— Mais, madame, répondit Cerise, cela doit faire dix-sept francs quarante-cinq centimes, je crois ; voyez plutôt, en comptant les groupes de fleurs.

— C'est bien cela, dit madame Legrand ; tu sais ton compte, ma belle, et je te soupçonne d'avoir dans un coin de ta chambre une belle tirelire pour tes économies.

— Dame ! fit Cerise en riant, c'est bien possible.

— Et qu'en feras-tu de tes économies, mademoiselle ?

— Ah ! dit Cerise d'un air sérieux que démentait à demi son minois mutin, il faut de l'argent pour s'établir.

— Comment ! tu veux t'établir !... Tu me quitterais !

— Non, dit Cerise, ce n'est pas ainsi que je l'entends.

— Bon ! tu veux te marier, peut-être ?

— Dame ! fit naïvement Cerise.

Le jeune commis qui débitait sur son livre le compte de la petite ouvrière laissa, à cet aveu, tomber un paté sur sa page blanche, et sa plume lui échappa des doigts.

— Eh bien ! dit madame Legrand, voilà qui est bien parler et avoir de bons sentiments, ma petite. Il vaut mieux épouser un brave garçon, et continuer à porter des bonnets, qu'avoir des plumes à son chapeau comme font beaucoup de jeunes filles qui se laissent entortiller par un tas petits serins qui ont des gants jaunes et un morceau de vitre dans l'oeil en manière d'agrément.

— Est-elle bête, la patronne ! murmura tous bas une grande

filie maigre, grêlée et rousse, qui travaillait le nez sur son ouvrage ; si j'étais jolie comme Cerise, j'ne m'échinerais pas, moi à gagner trente sous par jour, et je roulerais voiture pendant six mois.

Cerise s'était approchée du comptoir, derrière lequel le jeune commis enlevait sa tache d'encre avec un grattoir.

— Ah ! mademoiselle murmura-t-il tout bas en comptant l'argent de la jeune fille, si vous voulez un mari... je sais bien... moi... enfin...

— Et as-tu déjà un prétendu, petite ? demanda madame Legrand, interrompant ainsi la déclaration embarrassée du pauvre caissier.

— Dame ! oui... répondit Cerise.

Cette fois, de rouge qu'il était, le caissier devint pâle, et sa main trembla en étalant, selon l'habitude, les huit pièces de deux francs et l'appoint des dix-sept francs quarante-cinq centimes.

— Et peut-on vous demander, petite sournoise, continua la maîtresse fleuriste, quel est ce prétendu ?

— C'est un brave ouvrier, dit Cerise, et pas feignant, allez !

— L'aimes-tu ?

— Oh ! c'te bêtise, exclama la jeune fille en riant, plus souvent que j'épouserai un homme qui ne me conviendrait pas...

Et Cerise mit son argent dans sa poche, et prit l'ouvrage à faire et les commandes de sa patronne ; puis elle salua les demoiselles de l'atelier, souhaita le bonsoir à madame Legrand, et sortit.

Les commis d'étalage des magasins, qui l'avaient vue passer allant rue Rambuteau, auraient pu remarquer que Cerise trottait encore plus vite en revenant et remontant la rue du Temple dans la direction du boulevard.

On eût dit qu'elle avait hâte de rentrer chez elle.

Il n'en était rien cependant, car au lieu de poursuivre sa route vers le faubourg, elle prit la rue Chapon, où M. Gros, le patron de Léon Rolland, avait son atelier.

— J'aurai bien peu de chance, murmura Cerise, si je n'aperçois pas Léon.

Et, arrivée devant la boutique de l'ébéniste, elle ralentit le pas et feignit de lorgner un meuble à l'étalage.

Précisément le futur contremaitre était sur la porte, et voyant Cerise, il sortit.

Léon Rolland était un grand jeune homme de vingt-huit ans à la barbe blonde, au teint rose et frais, à la stature herculéenne et qui devait être d'une force peu commune. Sans être précisément beau, Léon avait une de ces physionomies avenantes qui respirent la bonne humeur et la franchise, et son grand oeil bleu était plein de douceur et de bonté. Il vint à la jeune fille un sourire aux lèvres, un regard d'amour dans les yeux, et lui dit en prenant sa petite main dans sa robuste main d'ouvrier :

— Bonjour, mademoiselle Cerise ; vous êtes bien bonne de passer par ici...

— J'ai pensé que je vous verrais... répondit naïvement la jeune fille en rougissant un peu.

— Et vous avez bien deviné, Cerise. Mais, dans tous les cas je vous aurais toujours vue aujourd'hui, car je serais allé chez vous ce soir, après la paye.

— Est-ce que vous avez à me parler Léon ?

— Oui, et par rapport au sérieux, dit-il la voix légèrement enrouée.

— Ah ! Mon Dieu ! dit Cerise inquiète. Et de quoi tourment-il donc ?

— Oh ! rien de fâcheux, au contraire ! D'abord, il faut vous dire que ma mère et moi nous irons flâner à la barrière demain, histoire de diner, et vous seriez bien gentille de venir avec nous.

— Dame ! fit Cerise avec diplomatie, si votre mère veut...

— Bon ! elle sait bien que vous serez ma femme.

Cerise baissa les yeux à demi, et regarda la pointe de son petit pied d'un air pensif.



— Est-ce que c'est votre invitation à dîner que vous regardez comme une chose aussi sérieuse ? demanda-t-elle d'un air fûté.

— Non, répondit Léon, c'est autre chose. Vous savez que le patron m'a promis la place de contremaître pour dans deux mois.

— Oui, soupira Cerise, qui pensait que deux mois étaient deux siècles.

— Eh bien, fit joyeusement l'ouvrier, le patron s'est ravi.

— Comment ! vous ne serez pas contremaître ?

— Au contraire, je le suis déjà !

— Bah ! exclama Cerise stupéfaite.

— Voici la chose, Cerise. Antoine, notre contremaître d'aujourd'hui, qui devait s'établir à la fin du mois prochain, vient de faire un héritage et il est parti au pays. Alors je l'ai remplacé.

— Eh bien ? fit Cerise qui croyait comprendre.

— Alors le pays d'Antoine étant le mien, je l'ai prié de vendre mon lopin de terre et de m'apporter mes papiers.

— Et vous n'irez pas, vous ?

— Non, dit Léon ; et comme Antoine sera ici dans huit jours...

Il s'arrêta et regarda la jeune fille.

— Eh bien ? fit-elle avec une hypocrite naïveté, tandis que son petit cœur s'était pris à battre.

— Si vous vouliez... il me semble... dit Léon qui commençait à se troubler aussi, nous pourrions nous marier dans quinze jours.

Cerise devint pourpre et baissa les yeux.

— C'est bien près... murmura-t-elle.

— C'est bien loin... répondit Léon, qui pressa la jolie main de l'ouvrière dans les siennes.

— Nous verrons... dit-elle en se dégageant. Adieu, monsieur Léon... à demain !

— Cerise, demanda Léon, ne voudriez-vous pas aller jusqu'à la rue Bourbon-Villeneuve ?

— Chez votre mère ?

— Oui, Vous lui parleriez de notre idée pour demain à la bonne femme.

— Bien, j'y vais, dit Cerise. Adieu, Léon.

Les deux fiancées échangèrent un long regard et un dernier serrement de main, puis Cerise s'esquiva le cœur palpitant et plein de joie, à la pensée que son bonheur était avancé de six semaines.

La jeune ouvrière gagna la rue Saint-Martin, et elle allait atteindre le boulevard, lorsqu'elle s'entendit appeler par son nom :

— Bonjour, mademoiselle Cerise, disait une voix à côté d'elle.

Cerise se retourna et vit un homme arrêté sur le trottoir, et la saluant en tant qu'un casquette.

C'était un jeune homme d'une trentaine d'années, malingre et chétif, au visage coururé de petite vérole, mais au regard intelligent et gai et à la lèvre souriante et bonne.

C'était un peintre en bâtiment, à qui ses mésaventures nombreuses avaient valu le sobriquet de Guignon, bien qu'il s'appelât Louis Verdier.

Le voyant si petit et si délicat, son père, un robuste Auvergnat, marchand de ferraille et de bric-à-brac, avait haussé les épaules en murmurant :

— Ça ne fera jamais un maître ouvrier. Vaut mieux se résigner à en faire un artiste.

Et le digne brocanteur avait mis son fils en apprentissage chez un peintre-vitrier. Guignon, devenu ouvrier, avait vu tous les malheurs, toutes les mésaventures du monde fondre sur lui.

Il était assez joli garçon : la petite vérole le courura à vingt ans.

Sa mère mourut, laissant du bien ; son honnête père vola sous prétexte que les artistes n'ont besoin de rien.

Enfin, la destinée de Guignon était d'être perpétuellement amoureux sans jamais arriver à son but.

S'il rencontrait une jeune fille, il commençait par lui plaire, la demandait en mariage, obtenait sa main, et, au dernier moment, on ne sait pourquoi, le hasard, un événement sans importance, un rien remettait tout en question et le mariage se trouvait rompu.

Un jour, Guignon était allé jusqu'à la mairie, donnant la main à sa future : il avait même déjà ouvert la bouche pour prononcer le terrible *oui*, lorsqu'il fut pris d'un malaise subit et obligé de sortir sur-le-champ. Pendant les dix minutes que dura son absence, la future fit des réflexions et s'en alla. En revenant, Guignon trouva le maire prêt à le marier, mais la femme avait disparu.

Du reste, Guignon prenait philosophiquement son parti de cette persécution constante du sort ; il riait et chantait tout jours, était serviable et bon, et on ne lui connaissait pas d'ennemis.

Il était lié depuis dix ans au moins avec Léon Rolland, le fiancé de Cerise, et c'est pour cela qu'il avait salué la jeune fille en l'appelant par son nom.

Cerise reconnut Guignon, et alla à lui

— Ah ! bonjour, monsieur Louis, dit-elle. Vous allez bien ?

— Oh ! dit l'ouvrier, vous pouvez bien m'appeler Guignon mademoiselle, je ne m'en fâche pas, allez ! Et puis, c'est bien mon nom, quand on y songe. Et où donc allez-vous comme ça ?

— Je vais rue Bourbon-Villeneuve, chez la mère de Léon, répondit Cerise.

— Tiens ! dit Guignon, je l'ai vu tantôt, Léon. Il paraît que ça va comme vous voulez, rapport au mariage, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Cerise, qui baissa modestement les yeux.

Et elle se hâta d'ajouter.

— Si vous étiez bien gentil, monsieur Guignon, vous viendriez avec nous demain à Belleville ?

— Ça va, mam'selle, d'autant que Léon m'en a parlé. C'est un bon *zigou*, Léon, et vous aurez là un fier mari tout de même. Pourtant...

Guignon s'arrêta indécis, et comme s'il avait à formuler une accusation contre l'ébéniste.

— Eh bien ? demanda Cerise.

— Il y a un nouveau camarade depuis quelque temps, dit Guignon, et ce camarade ne me va guère.

— Comment l'appellez-vous ?

— C'est un serrurier qu'on appelle Rossignol, un nom bien trouvé pour un serrurier ; une drôle de *binette*, allez ! et Léon a bien tort de le fréquenter ; mais, enfin, c'est son affaire, ça lui plaît.

— Tiens, dit Cerise, je ne l'ai jamais vu, ce Rossignol, moi.

— Oh ! c'est qu'ils se fréquentent depuis deux ou trois jours seulement. Enfin, si vous faisiez bien... vous empêcheriez Léon... J'ai une drôle d'idée...

Et Guignon salua encore une fois Cerise, et s'en alla à sa besogne, tandis que la jeune fille arrivait sur le boulevard et le remontait dans la direction de la porte Saint-Denis, pour gagner de là la rue Bourbon-Villeneuve.

En ce moment-là, précisément, un homme d'environ cinquante ans, petit, gras, les jambes courtes et grêles, le front chauve, le visage, d'un rouge livide et les yeux abrités derrière des conserves bleues, descendait le boulevard et se dirigeait vers le Château-d'Eau.

Cet homme était vêtu d'un habit bleu à bouton d'or orné du ruban de chevalier de la Légion d'honneur, et d'un paletot d'alpaga blanc ouvert et laissant voir l'habit.

Ce personnage, dont le physique était grotesque et dont la mise cependant, accusait un homme distingué, n'était autre que M. Gaston-Isidore de Beaupréau, chef de bureau au ministère des affaires étrangères.

M. de Beaupréau revenait à pied de l'hôtel du boulevard des Capucines et rentra chez lui, où il avait donné rendez-vous à Fernand Rocher, pour le faire travailler à son grand ouvrage sur le droit des gens.

Par le plus grand des hasards, le chef de bureau et la jeune fleuriste se trouvèrent nez à nez, et à peine M. de Beaupréau, qui lorgnait toutes les femmes en vieil amateur, eut-il envisagé la belle Cerise, qu'il se produisit chez lui une révolution étrange, et que tout son sang afflua à son cœur, tandis que ses yeux avaient un éblouissement derrière leurs cils bleues.

Il s'arrêta net d'abord et la regarda ; puis, comme elle passait sans faire attention à lui, il rebroussa chemin, et obéissant à une irrésistible attraction, il se mit à la suivre.

Certes, l'aventure n'était pas nouvelle pour le chef de bureau. Il avait suivi cent fois une grisette dans la rue, et l'avait abordée avec cette audace particulière aux hommes mûrs ; mais cette fois, soit que la démarche modeste et pleine de décence de la jeune fille lui imposât, soit qu'il fût domié par un sentiment de timidité étrange chez un homme comme lui, il se contenta de marcher auprès d'elle, à distance, la dévorant des yeux. Ce ne fut qu'à l'entrée de la rue Saint-Denis que Cerise s'aperçut qu'elle était suivie ; alors elle doubla le pas...

Le chef de bureau l'imita.

Cerise prit la rue Bourbon-Villeneuve, M. de Beaupréau la suivit.

Elle entra chez la mère de Léon, qui demeurait au fond d'une maison formant le coin avec la place du Caire, et elle y passa une heure et demie à causer avec la vieille femme.

Quand elle sortit, elle aperçut M. de Beaupréau immobile sur le trottoir, et dans l'attitude d'un homme qui attend.

Alors elle se hâta de descendre la rue pour échapper à cette poursuite ; mais le chef de bureau, qui s'était enhardi, la rejoignit et voulut lui parler.

— Mademoiselle... dit-il.

Cerise se retourna brusquement.

— Monsieur, répondit-elle, vous vous trompez, et je n'ai pas l'habitude de parler aux hommes qui m'abordent dans la rue. Passez votre chemin.

Et, profitant du moment de stupeur que son ton sec et digne avait produit sur M. de Beaupréau Cerise continua son chemin plus vite encore.

Mais le chef de bureau se remit en marche et continua à la suivre à distance, décidé à ne point la perdre de vue, et poussé par cet irrésistible entraînement qui l'avait déjà conduit rue Bourbon-Villeneuve.

Cerise rentra chez elle, et, au seuil de sa porte se retourna pour voir si elle était enfin débarrassé de la poursuite de M. de Beaupréau.

Elle ne le vit point, et, rassurée, elle monta son sixième étage en chantant. Cependant le chef de bureau ne l'avait point perdue du regard ; ne sachant si Cerise demeurait faubourg du Temple, ou si elle était en course dans cette maison, il attendit longtemps à la porte ; puis, ne la voyant pas reparaitre, il prit le parti d'entrer, et, imitant Baccarat, mit cent sous dans les mains du portier, qu'il questionna.

— Ah ! monsieur, lui dit franchement celui-ci, vous perdez bien votre temps, allez ; mademoiselle Cerise est une fille honnête.

— Je suis riche, hasarda M. de Beaupréau.

Quand vous le seriez plus que le roi, vous n'en seriez pas plus avancé. D'ailleurs, elle a son promis, la petite, et vous vous seriez cassé les reins... Ah ! acheva le portier, si c'était sa sœur... je ne dis pas.

Qu'est-ce que sa sœur ?

— Une fille qui a mal tournée, et qui a voitures.

— Comment la nommez-vous ?

— La Baccarat.

Une pensée infernale vint alors à M. de Beaupréau.

— Et où demeure-t-elle, cette sœur ? demanda-t-il.

— Rue Moncey, répondit le portier, que Cerise avait souvent envoyé chez Baccarat.

— C'est bien, dit le chef de bureau.

Et il s'en alla tout pensif.

M. de Beaupréau venait d'être atteint par la première douleur de ce mal sans remède qu'on nomme une passion de vieillard.

Il aimait déjà Cerise avec la sauvage brutalité d'un tigre, et il rumina dans sa tête les plans plus machiavéliques, en se dirigeant vers la rue Saint-Louis, où nous l'avons vu arriver rouge, hors de lui et dans un état d'agitation extrême.

## VI

## THÉRESE

A la vue de M. de Beaupréau ainsi agité, sa femme et sa fille jetèrent un cri d'étonnement et d'inquiétude.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous, monsieur ? lui demanda madame de Beaupréau.

— Moi ! fit le chef de bureau en tressaillant, absolument rien.

— Cependant, cette agitation...

— J'ai failli être écrasé par une voiture, répondit-il à tout hasard, mais me voilà remis. Ce n'est rien. A table ! il est six heures.

— Et obéissant à l'habitude, M. de Beaupréau offrit la main à Hermine et la conduisit dans la salle à manger, à la place qu'elle occupait habituellement à table.

Fernand était consterné. L'agitation de son chef de bureau lui paraissait devoir se changer en mauvaise humeur et le disposer peu, par conséquent, à écouter avec bienveillance la demande que madame de Beaupréau allait faire pour lui de la main d'Hermine. Cependant Fernand se trompait. M. de Beaupréau fut rêveur et presque triste, mais il ne manifesta aucune impatience, et un sourire plein de bonhomie sembla même glisser sur ses lèvres, lorsque, versant à boire au jeune employé, il lui dit :

— Il me semble que nous avons un peu oublié notre besogne, aujourd'hui.

— Je réparerai le temps perdu, monsieur, et aussitôt après le dîner...

— C'est cela, dit M. de Beaupréau, Vous vous installerez dans mon cabinet, et je vous y rejoindrai le plus tôt possible. Il faut que nous puissions mettre notre ouvrage sous presse d'ici à deux mois.

Le dîner s'acheva sans autre incident ; l'agitation de M. de Beaupréau disparut même tout à fait, et lorsqu'il revint au salon, où le café était servi, il était calme et souriant.

Sans doute le chef de bureau avait trouvé dans son imagination quelque moyen d'arriver jusqu'à Cerise, et sa bonne humeur alla si bien *crescendo*, que madame de Beaupréau jugea le moment des plus favorables pour lui parler de sa fille et de l'amour de Fernand.

Sur un signe d'elle, Hermine se retira dans sa chambre, tandis que Fernand allait s'installer dans le cabinet de travail pour y continuer le grand ouvrage diplomatique de son chef.

— Monsieur, dit alors madame de Beaupréau avec une certaine émotion, car son mari cachait un caractère intraitable et dur, et la plus cauteleuse des natures sous des dehors pleins de bonhomie, puis-je vous parler de choses sérieuses ?

— Hein ? fit le chef de bureau, que sa rêverie amoureuse avait repris.

— Je devrais dire graves, continua madame de Beaupréau s'enhardissant.

— Mon Dieu, madame, de quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de ma fille, monsieur.

— M. de Beaupréau laissa échapper un geste d'étonnement ; sa femme poursuivit :



Bonjour Mademoiselle Cécile, venez-elles bien bonno de passer par ici. ( p. 30, colonne 2. )

— Hermine a dix-neuf ans, monsieur; elle est dans l'âge où une jeune fille peut et doit se marier, mais dit M. de Beaupréau, il faut trouver un mari

— Peut-être l'a-t-elle trouvé...

Est-il riche? demanda le chef de bureau avec une vivacité où se révélait son caractère cupide.

— C'est un jeune homme distingué, de bonnes manières, rempli de bons sentiments, et qui aime Hermine assez ardemment pour la rendre la plus heureuse des femmes.

— Très bien... Est-il riche?

— Non, mais il a une carrière honorable.

M. de Beaupréau haussa les épaules.

— Ce n'est point assez, dit-il.

— Cependant, monsieur, Hermine l'aime comme elle en est aimée.

— Son nom?

— Vous le connaissez et avez pu l'apprécier, répondit madame de Beaupréau. C'est M. Fernand Kocher.

— M. de Beaupréau bondit de son siège, et poussa un cri d'étonnement et d'indignation tout à la fois.

— Ah! par exemple! s'écria-t-il, voilà qui est trop fort! Un employé à dix-huit cents francs, sans sou ni maille, sans protecteurs, sans avenir!... Vous êtes folle, madame, et jamais je ne prêterai les mains à une semblable sottise. Si vous avez voulu m'arracher mon consentement, vous vous êtes trompée. Cela ne peut être, cela ne sera pas!

Et M. de Beaupréau se leva, et se prit à marcher d'un pas saccadé se promenant de long en large dans le salon, roulant d'un air furibond ses petits yeux sautes sous leur arcade creuse armée d'épais sourcils, et manifestant une vive agitation.

Madame de Beaupréau, assise au coin de la cheminée et dans cette attitude résignée de ceux qui souffrent un long martyre et

n'osent plus même lutter contre leur tyran, madame de Beaupréau avait les yeux baissés, et deux larmes silencieuses roulaient le long de ses joues amaigrées.

Tout à coup son mari s'arrêta brusquement devant elle et la regarda fixement.

— Ah ! vous pleurez, ricana-t-il, vous pleurez parce que je refuse de donner votre enfant, à vous, à un homme sans le sou, sans avenir... au lieu de me remercier de veiller sur le bonheur de cette enfant, qui n'est pas à moi, après tout.

A ce dernier mot, la malheureuse femme n'y tint plus :

— Monsieur, s'écria-t-elle, cette enfant n'est pas la votre, c'est vrai, mais c'est ma fille à moi, et c'est l'enfant de mon premier mari, le lieutenant Kermor de Kermarouët, qui fut compté parmi les morts au siège du Trocadero.

Cette enfant n'est pas le fruit de l'inconduite, elle a le droit de porter fièrement le nom de son père légitime. Et quand j'ai accepté la main que vous m'offriez, ce n'était pas pour cacher une faute, mais pour assurer l'avenir de ma fille de mon Hermine.

Et quand vous, qui aviez une belle position, vous êtes venu trouver la veuve du lieutenant Kermor de Kermarouët dans sa pauvre mansarde et qu'elle vous a présenté son enfant, vous avez dit en la prenant dans vos bras, si vous voulez m'accorder votre main, madame, je serai son père.

— Eh bien, reprit M. Beaupréau, dont la colère apaisée reparut, n'ai-je pas tenu parole ? A cette heure même, votre fille ne me croit-elle pas son père ?

— Oui, fit Thérèse, — car c'était elle, — mais elle se demande parfois, la pauvre enfant, pourquoi cet homme, qui se dit et qu'elle vénère et chérit comme tel, pourquoi cet homme lui témoigne parfois une sorte d'aversion...

— Vous mentez ! s'écria M. de Beaupréau ; je lui préfère mon enfant, à moi, c'est tout simple ; mais...

— Eh bien, monsieur, acheva Thérèse, vous avez trouvé dans la femme une créature résignée, patiente, mais vous vous adressez à la mère, et vous vous opposez au bonheur de cette enfant ? Eh bien, la mère redonnera la tête et vous résistera ! Hermine aime M. Fernand Rocher ; c'est un jeune homme honnête, laborieux. Mon Dieu, c'était votre avis hier encore. Il la rendra heureuse... Pourquoi empêchez-vous cette union ?

— Pourquoi, pourquoi ? murmura M. de Beaupréau qui écumait ; mais parce qu'il n'a pas le sou ! Tenez, dit-il, voulez-vous que je consente à ce mariage ?... Cela dépend de vous.

— Que faut-il faire ? demanda Thérèse, qui contenait ses larmes et son indignation, car elle voulait être forte et défendre jusqu'au bout le bonheur de sa fille.

— Ce qu'il faut faire ? dit le chef du bureau en s'asseyant en face de sa femme, le voici : quand je vous ai pris pour femme, vous n'aviez pas le sou, mais depuis vous avez hérité de 200,000 francs de votre oncle Gontran.

Eh bien faites un don de la moitié de cette fortune en faveur de notre fils Emmanuel et je donnerai mon consentement.

— Jamais ! s'écria madame de Beaupréau, j'aurais jamais de dépouiller l'un de mes enfants au profit de l'autre !

— Alors, dit froidement M. de Beaupréau, n'en parlons plus.

— Soit ! dit Thérèse, nous attendrons... mais au moment où madame de Beaupréau prononçait ces derniers mots, une porte s'ouvrit, et une voix dit sur le seuil :

— Monsieur, dit-elle, ma mère ne voulait point me dépouiller, mais j'ai bien le droit de renoncer moi-même à une partie de mon héritage. J'accepte vos conditions.

Et Hermine salua froidement le chef de bureau, courut à la porte et appela :

— Fernand ! Fernand !

Fernand Rocher se montra alors sur le seuil.

Hermine le conduisit par la main à M. de Beaupréau, et lui dit :

— N'est-ce pas, monsieur, que vous m'accepterez sans dot pour votre femme ?

Ah ! s'écria le jeune homme, je serai fier de travailler pour

vous rendre heureuse, et je ne demande que vous !

Eh bien, dit Hermine, je serai votre femme. Asseyez-vous là, devant ce bureau, et écrivez le reçu de ma dot. Ce n'est qu'à cette condition que M. de Beaupréau consent à vous accorder sa main.

Et la jeune fille jeta un regard de dédain suprême au chef de bureau, stupéfait d'un pareil dévouement.

## VII

## COLAR

Le lendemain du jour où la Baccarat avait suivi Fernand Rocher, c'est-à-dire le dimanche matin, un personnage que nous connaissons déjà, Colar, cheminait, vers huit heures du matin, par la rue de la Chaussée-d'Antin, d'un pas rapide et qui semblait affairé.

L'ancien sous-officier n'était point, comme à l'ordinaire, vêtu d'une redingote boutonnant droit sur un pantalon à la hussarde. Il portait une blouse bleue, de celles qui descendent à peine sur les hanches et qu'on appelle *bourgeron*, et sa tête était coiffée d'une casquette, au lieu d'un chapeau pointu qu'il inclinait d'ordinaire crânement sur l'oreille. Un pantalon de grosse laine brune et une cravate noire nouée en corde complétaient ce costume.

Colar descendit la rue de la Chaussée-d'Antin jusqu'à la rue de la Victoire, qu'on venait alors de percer sur les derrière de quelques vastes hôtels de la rue Saint-Lazare.

A peine deux ou trois maisons commençaient-elles à s'élever sur la gauche ; tandis que le côté droit de la rue n'était séparé de vastes terrains vagues que par une cloison de solives et de planches.

Colar introduisit dans l'un de ces terrains par une ouverture que faisait une planche absente, et il se dirigea vers un petit pavillon démoli aujourd'hui, qui était situé à l'extrémité du jardin d'un vieil hôtel.

L'hôtel, qui appartenait à un vieux gentilhomme anglais fort riche et très original, était complètement inhabité ; c'est-à-dire qu'il était confié à la gare d'un concierge pareillement anglais occupant un petit corps de logis ménagé au-dessus de la porte cochère, qui donnait rue Saint-Lazare.

Derrière l'hôtel s'étendait un vaste jardin ; au bout du jardin était le pavillon, composé d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage.

Par une bizarrerie assez singulière, lord MacFerl, s'il n'avait jamais voulu louer son hôtel, avait permis à son concierge de mettre le pavillon en location, et lui abandonnait le bénéfice qu'il en pouvait retirer.

Or, un matin, un mois auparavant, le concierge étant sur sa porte et fumant avec un flegme tout britannique, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, dont la tournure et les vêtements semblaient accuser une origine d'outre-Manche, lui adressa la parole en anglais et demanda à voir le pavillon.

Le pavillon, visité avec soin, plut à l'étranger, à cause surtout de son isolement ; il convint du prix de location, qui était, du reste, assez élevé, et le soir même il fit apporter ses malles et s'y installa avec un seul domestique.

Or, cet étranger n'était autre que le capitaine Williams, et lorsque Colar, qui avait dédaigné d'aller faire le tour par la rue Saint-Lazare et s'était introduit dans le jardin par la brèche faite à la clôture de planches, lorsque, disons-nous, Colar arriva, il trouva son chef sur pied et procédant à sa toilette.

Le capitaine Williams avait les cheveux noirs et de fines moustaches de même couleur ; il était beau garçon et d'une exquise distinction de manières.

A Londres, où il avait été le chef occulte d'une bande redoutable, le capitaine portait le titre de baronnet, dont il était parvenu à faire constater la propriété légale ; il était reçu dans le meilleur monde et habitait une maison charmante dans Belgrave-square.

Longtemps il était parvenu à se faire passer pour le fils d'un

bon gentilhomme campagnard d'un comté du Nord, jouissant de deux mille cinq cents livres sterling de revenu, et il s'était acquis une double réputation d'homme comme il faut, de parfait gentleman et de sportman émérite.

Puis un jour, on ne savait pourquoi, le capitaine avait disparu, et de sourdes rumeurs avaient circulé sur son compte.

On prétendit, à New-Market, que le noble baronnet était tout simplement un filou, un audacieux chef de pick-pocket, et que malgré son langage, qui était du plus pur anglais, il était Français, et peut-être même d'origine italienne.

Quoi qu'il en fût, à Londres, le capitaine Williams avait les cheveux d'un blond fauve et portait de véritables favoris à l'anglaise.

À Paris, il teignit ses cheveux, coupa ses favoris et laissa pousser ses moustaches. Or, au moment où Colar entra, le capitaine, vêtu d'une robe de chambre et d'un pantalon à pieds, assis au coin du feu et ayant devant lui une petite glace montée sur un pivot, peignait sa chevelure bouclée, en fumant un cigare. Le capitaine fumait gravement, mais une satisfaction visible était répandue sur son visage, et il murmurait entre ses dents l'aparté que voici :

— Depuis un mois à peine que je suis à Paris j'ai déjà fait quelque besogne, et mes petites affaires ne vont décidément pas trop mal. Si le diable continue à me servir, les douze millions du baron Kermor de Kermarouët sont à moi.

Williams aspira et rendit coup sur coup deux gorgées de fumée grise, et continua :

— Pauvre Armand de Kergaz... En vrai philanthrope et en homme fort que vous êtes, vous serez parfaitement joué et roulé, et vous aurez le déplaisir de restituer au baronnet sir Williams la fortune dont vous êtes le dépositaire fidèle... Et, acheva Williams avec un éclat de rire, grâce à la couleur nouvelle de ma barbe et de mes cheveux, grâce surtout à ce léger accent anglais que je me suis donné, vous ne reconnaîtrez jamais on moi votre frère chéri, le comte Andréa, à qui vous avez volé son héritage, sous le prétexte absurde que son père avait volé le vôtre.

Andréa, car c'était lui, se mit à rire de plus belle.

— Colar, continua-t-il, est décidément un garçon de quelque mérite. À Londres, il était plein de bon vouloir, mais ce terrain n'était pas le sien. Il manquait d'assurance. À Paris, au contraire, il est tout à fait chez lui et possède toute son audace. La bande qu'il m'a recrutée ne me va pas trop mal ; l'homme d'affaires et Bistoquet ont déjà rendu des services. Le serrurier est habile. Quant à Nicolo, on en tirera parti.

Deux coups frappés à la porte interrompirent le monologue du baronnet sir Williams, et Colar entra.

— Salut, mon capitaine, dit-il en portant militairement la main à sa casquette.

— Bonjour, Colar.

— Suis-je exact ?

— Parfaitement. Assieds-toi.

— Et Williams alluma un nouveau cigare, puis il regarda Colar.

— Eh bien, dit-il, où en sommes-nous ?

— Mais, répondit Colar, j'ai du nouveau.

— Voyons ! dit Williams avec calme.

— Ma petite police travaille comme une troupe de chibins, et c'est fort heureux, car nous n'avions pas encore la véritable clef de la situation.

— Tu crois ?

— Dame ! dit Colar, nous savions bien que madame de Beaupréau était la Thérèse que nous cherchons...

— C'est beaucoup déjà.

— Et que sa fille, mademoiselle Hermine, poursuit Colar, était l'enfant du baron Kermor de Kermarouët.

— Mais, dit le capitaine, il me semble que là est la véritable clef de la situation. M. de Beaupréau est avare ; si on lui promet un million, il mariera la fille... Et acheva Williams, jetant sur la petite glace un complaisant regard, je suis, il me semble,

un gendre très convenable, et la petite ?...

— La petite, dit Colar, a un amoureux.

Williams jeta vivement son cigare.

— C'est mieux encore, c'est un fiancé, et le mariage a lieu dans quinze jours.

Williams devint pâle et murmura :

— C'est impossible !

— Ma foi ! dit Colar, voici la vérité pure, Votre Seigneurie Le fiancé de mademoiselle Hermine est un petit employé du ministère des affaires étrangères.

— Est-il riche ?

— Pas le sou ; mais il est aimé.

— Son nom ?

— Fernand Rocher.

— Où demeure-t-il ?

— Rue des Marais, au coin du Faubourg du Temple.

Williams prit un crayon, un petit carnet placé sur la cheminée, et écrivit deux lignes en caractères hiéroglyphiques.

— Après ? dit-il froidement, car il avait reconquis un calme tout britannique.

— D'abord, poursuivit Colar, il faut vous dire que je me suis embauché, depuis deux jours, rue Chapon, chez un fabricant d'ébénisterie... C'est mon ancien métier, le mouble...

— Et pourquoi faire ?

— Eh ! dit Colar mystérieusement, voici la chose, j'ai une amourette.

Williams fronça le sourcil.

— Nous n'avons pas le temps d'être amoureux, dit-il.

— Bah ! je ne perds pas une heure utile à Votre Seigneurie. Cela occupe mes moments perdus, voilà tout.

— Voyons, quel rapport...

— Voici, capitaine. J'ai rencontré un jour une jeune fille qui n'a pas seulement pris garde à moi, mais qui m'a tapé dans l'œil... à moi. Alors, j'ai pris mes renseignements. Or, la petite, qui est jolie comme un amour, est sage comme une fortresse, et elle a un promis. Quand on veut avoir une ville forte, c'est de principe, il faut affamer ou ruiner la garnison, et il est bon de jeter des espions dans la place. Je me suis donc fait l'ami du promis, et je suis entré, pour cela, dans l'atelier de la rue Chapon, où il vient de passer contrepartie... Or, le promis de Cerise, elle s'appelle Cerise, la petite, est ami avec le fiancé de mademoiselle de Beaupréau, M. Fernand Rocher.

— Très bien ! interrompit Williams avec satisfaction.

— Hier soir, reprit Colar, M. Fernand Rocher, qui était ivre de joie, est venu conter à Léon Rolland, c'est le contrepartie, qu'il épousait mademoiselle Hermine dans quinze jours... Et il lui a dit comment la chose s'était passée...

— Voyons ? interrogea Williams.

— Il paraît que M. de Beaupréau a jeté les hauts cris à la demande en mariage ; puis, mademoiselle Hermine ayant renoncé à sa dot, il a cédé.

Williams devint sérieux et rêveur.

— Voici, dit-il, qui est assez grave... Une fille qui aime a une volonté opiniâtre.

— Ce n'est pas tout, continua Colar. Il y a mieux. Cerise a une sœur... Cette sœur est lancée, elle a équipage, hôtel, et so comme la Baccarat. Bistoquet a été au mieux avec elle.

— Mais, interrompit Williams, qui voulait en revenir à mademoiselle de Beaupréau et à son prochain mariage.

— Or, Baccarat a une *trouille* pour Fernand Rocher, le futur d'Hermine. Comprenez-vous ?

L'œil de Williams étincela.

— Est-elle belle ? demanda-t-il.

— Magnifique, une beauté de comtesse.

— Est-elle forte ?

— Un esprit de démon, une volonté de fer.

— Bon ! dit tranquillement Williams, voilà une femme qui me débarrassera de Fernand Rocher.

— Encore une histoire, poursuivit Colar... Le chef de bureau, M. de Beaupréau, est un vieux qui court les fillettes. Hier

il a suivi Cerise dans la journée; le soir, il est venu rôder aux environs du faubourg du Temple, où elle demeure... Votre Seigneurie est-elle contente de mes renseignements ?

Le baronnet sir Williams, ou, si vous le préférez, le comte Andrea, était devenu rêveur et ne répondit point à la dernière interrogation de Colar.

Andrea combinait déjà, avec son génie infernal, tout un plan machiavélique, dans les inextricables réseaux duquel il devait envelopper Thérèse, Hermine, madame de Beaupréau, son gendre futur Fernand Rocher, et Rolland lui-même, le promis de Cerise.

— Ah ! murmurait-il en lui-même, Armand avait raison, le jour où, du haut de cette terrasse où nous nous rencontrâmes, il me dit en me montrant la grande ville étalée sous nos pieds :

« Voilà la partie du drame mystérieux et sombre, voilà où il y a de grandes choses à faire. »

— Ah ! poursuivit tout bas Andrea, tu m'as défilé à la lutte, frère, tu m'as dit que tu serais le génie du bien et que tu écraserais celui du mal. Eh bien ! tu t'es trompé ; le mal triomphera, car le mal, c'est moi.

Et Andrea, relevant la tête, s'adressa brusquement à Colar, qui avait respecté sa rêverie.

— Où demeure Baccarat ? demanda-t-il.

— Rue Moncey, dans un petit hôtel, à droite, en entrant par la rue Blanche.

— Très bien ! Il faut que cette fille me serve.

Et puis il ajouta :

— Aimes-tu beaucoup cette Cerise ?

— Peuh ! dit Colar, oui et non. Elle me plaît, la petite, et ce serait une jolie maîtresse...

— Mais enfin... si on en avait besoin...

Colar regarda Andrea d'un air étonné.

— C'est que, dit tranquillement le capitaine, on en pourrait faire une belle amorce pour le chef de bureau.

— Tiens, dit naïvement Colar, c'est une idée...

— Et il faudrait d'abord, poursuivit Andrea, nous débarrasser du promis... C'est toujours gênant.

— Bon ! dit Colar, je vais commencer aujourd'hui même, ce soir... à Belleville. Le serrurier me donnera un coup de main.

— Ainsi, demanda le capitaine, cela ne te chagrinerait pas trop...

— Oh ! répondit philosophiquement Colar, on n'est pas trop jaloux d'un vieux bonhomme comme le chef de bureau... et puis, quand il le faut...

Andrea sonna son unique valet de chambre, qui, en même temps, remplissait les fonctions de groom et soignait le cheval anglais dont le capitaine s'était donné le luxe.

— Mets Toby au tilbury, lui dit-il.

Le groom sortit pour aller exécuter les ordres de son maître.

— Maintenant, acheva le capitaine, s'adressant à Colar, il faut me trouver d'ici à trois jours, dans le quartier des Champs-Élysées, un petit hôtel à louer, avec des remises pour deux voitures et une écurie pour cinq chevaux.

— Ce sera fait, dit Colar, qui se leva pour s'en aller, tandis qu'Andrea s'habillait et revêtait un élégant négligé du matin.

Un quart d'heure après, sir Williams courait en tilbury rue Moncey, et faisait passer sa carte à Baccarat, qui était encore au lit.

L'hôtel que le jeune baron d'O... avait fait bâtir tout exprès pour Baccarat était situé, on le sait, dans cette petite rue Moncey qui joint le haut de la rue Blanche à celle de Clichy, et touche aux derrières de la prison pour dettes.

Cet hôtel n'était, à vrai dire, qu'un vaste pavillon haut de deux étages, perdu à demi dans un massif de verdure formé par de hauts tilleuls presque séculaires, et entouré d'un vaste jardin. Mais tout ce que le luxe moderne a de recherches et de délicatesses semblait y avoir été apporté dans la décoration, la disposition de chaque pièce et son aménagement.

Une pelouse verte, entourée de massifs d'arbres, conduisait au perron, haut de quelques marches et donnant accès, par une

porte vitrée à deux vantaux, dans un vestibule dallé en marbre, rempli de fleurs en toute saison, et dont les murs étaient couverts de fresques délicieuses.

À gauche étaient la salle à manger, les offices et les cuisines ; à droite, une salle de bains, une serro et un joli salon d'été dont la cheminée était surmontée d'une glace sans tain, à travers laquelle on apercevait les jardins. Ce salon meublé, en citronnier, avec des tapis de Smyrne et des jaroinières pleines de fleurs dans l'embrasure des croisées, avait une porte-fenêtre qui conduisait, par trois marches, sur une pelouse verte.

Une riche collection de tableaux modernes, dus la plupart à l'école française, et signés des noms les plus célèbres, en garnissait les murs.

Au premier étage se trouvaient le salon d'hiver, la chambre à coucher, le cabinet de toilette et le boudoir de Baccarat ; plus une toute petite pièce disposée en fumoir, et dont le baron d'O... s'était réservé la jouissance.

C'était là qu'il recevait parfois, le soir, quelques intimes, auxquels Baccarat servait du thé de ses belles mains.

Le second étage était destiné à la mère de la courtisane et aux domestiques.

Au fond du jardin, on avait construit un petit bâtiment destiné aux écuries et aux remises, car Baccarat avait trois chevaux, dont un de selle, un coupé et une américaine.

La sœur de Cerise était encore au lit : à cette heure matinale où Andrea se disposait à pénétrer chez elle...

Cependant, elle ne dormait pas, et même elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

Reentrée chez elle, la veille, dans une agitation impossible à décrire, Baccarat la tête perdue et déjà le cœur atteint par l'aiguillon de la jalousie, s'était mise au lit pour chercher, dans le sommeil, un peu de repos à son âme bouleversée, tant il est furieux, l'amour qui se déclare tout à coup dans le cœur blasé d'une courtisane.

Baccarat n'avait jamais aimé, et elle s'indignait de succomber enfin à ce mal jusqu'alors inconnu pour elle, et qu'elle avait si souvent et si impitoyablement raillié chez les autres.

Baccarat, avant qu'elle eût aperçu Fernand Rocher, était une femme au regard froid et moqueur, au sourire de sphinx.

C'était la tigresse sans cœur et sans âme, aimant l'or, méprisant les hommes, les laissant se tuer pour elle, et prononçant pour oraison funèbre sur leur tombe ce seul mot rempli de dédain : « Il m'ennuyait ! » Baccarat, devenue subitement amoureuse, s'était métamorphosée ; le marbre s'était changé en chair, le sourire satanique en désir ardent, et elle se tordait les mains de colère en prononçant tout bas le nom de Fernand.

Au jour, Baccarat n'avait point fermé l'œil encore ; elle avait passé la nuit à rouler dans sa tête mille projets de séduction, mille plans absurdes et grandioses tout à la fois pour obtenir l'amour de Fernand.

La cloche de la grille, qui annonçait un visiteur, s'étant fait entendre, Baccarat sonna sa femme de chambre.

— Je n'y suis pas, dit-elle. Je ne veux recevoir personne.

La camériste sortit, mais elle revint peu après, une carte à la main.

— Madame, dit-elle, c'est un jeune homme très comme il faut, qui a un groom en livrée et un cheval magnifique, et il insiste pour voir madame.

Baccarat prit la carte avec un mouvement d'impatience, et lut :

Sir William L..., baronnet.

— Je ne connais pas cet Anglais, dit-elle avec humour.

Et elle se retourna sur le côté, la tête vers la rue, reprenant son rêve d'amour si malencontreusement interrompu.

Mais la femme de chambre reparut une troisième fois.

— Madame, dit-elle, milord prétend qu'il veut parler à madame pour une affaire grave.

— Je n'ai pas d'affaires, va-t'en !

— Il m'a chargé de prononcer un nom à l'oreille de madame.

— Je n'en veux point savoir.



Et l'accent de Baccarat était impérieux et irrité comme celui d'une tigresse troublée dans ses amours.

Cependant, la femme de chambre, qui, sans doute, avait été largement payée par Andreu, ne se tint pas pour battue, et ajouta :

— Cela n'engage madame absolument à rien d'entendre le nom que milord m'a chargé de prononcer devant elle.

— Fanny, dit sèchement Baccarat, je te chasse : à partir d'aujourd'hui, tu n'es plus à mon service.

— Milord m'a dit, répliqua la camériste avec un sang-froid superbe, qu'il venait voir madame au sujet de M. Fernand Rocher.

A ce nom, sur lequel Fanny avait complaisamment appuyé, Baccarat bondit et sauta hors du lit.

— Fernand ! Fernand ! s'écria-t-elle... Il vient me parler de Fernand ! J'y suis en ce cas... j'y suis... Cours, fais-le attendre.

Et la voix de Baccarat était étranglée par une étrange et subite émotion.

## VIII

### LE BARONNET

Baccarat s'était glancée hors du lit avec l'agile souplesse d'une panthère, et n'avait fait qu'un bond de sa chambre à coucher dans son cabinet de toilette.

Ordinairement, la folle créature mettait à s'habiller une nonchalance extrême et s'abandonnait paresseusement aux mains de sa femme de chambre, avec le dédaigneux laisser-aller d'une duchesse ; mais en ce moment Baccarat redevint la fille du peuple qui sait se servir elle-même, et, chaussant ses petits pieds nus de babouches turques, glissant sa tige de couleuvre dans un long peignoir gris-perle à retroussis cerise, elle noua un foulard à son cou, et d'une main fiévreuse roula précipitamment les boucles luxuriantes de sa chevelure blonde, dégageant son front intelligent en les ramenant en arrière par grosses touffes. Puis, elle étendit la main vers le gland de sonnette pendu au fond de son alcôve ; Fanny reparut.

— Fais entrer l'Anglais, dit-elle.

Et, tout agitée qu'elle était, en dépit de l'émotion qu'avait produite sur elle le nom de Fernand, quelle que fût enfin son anxiété, Baccarat redevint assez femme pour se pelotonner gracieusement au fond d'une dormeuse, laissant son peignoir s'arrondir en plis voluptueux, et faisant danser son soulier rouge au bout de son pied nu.

Le baronnet sir Williams entra sur-le-champ.

Andrea était un de ces hommes qui embrassent tout d'un seul coup d'œil, et jugent à la fois de l'oiseau par la cage, et de la cage par l'oiseau.

La chambre à coucher de Baccarat disait toute la vie et le caractère tout entier de Baccarat.

Les murs étaient tendus d'une étoffe gris-perle à reflets de moire, encadrés par une mince baguette d'or ; un épais tapis à grandes rosaces rouges jonchait le sol.

Les rideaux du lit et des croisées étaient d'une étoffe semblable, mais lamée de larges bandes violettes qui en rompaient le ton monotone, et les fauteuils, les chaises, la dormeuse étaient en velours violet de même nuance que les bandes des rideaux posés en candélabres.

Sur la cheminée, deux bergers de Watteau se contaient fleurettes au-dessus d'une pendule rocaille, aux deux côtés de la quelle deux Amours bouffis supportaient une touffe de lis d'Une grâce du même style, à cadre ovale, surmontait la cheminée.

Tout cela était un peu futile peut-être, mais de bon ton, et l'absence de ces étagères chargées de ces petits riens coûteux qu'on a nommés des *libelots*, trouva tout de suite à sir Williams que Baccarat était une fille de goût.

L'œil du visiteur se reporta sur-le-champ de la cage à l'oiseau, pour continuer notre métaphore, et sur-le-champ il devint

na Baccarat tout entier.

— Un marbre, pensa-t-il, au fond duquel bout un cœur de un esprit méchant par nature et dont on peut tirer parti, une beauté merveilleuse qui peut tourner une tête de jeune homme et le conduire jusqu'à l'infamie, si besoin est.

Et l'œil d'Andréa enveloppa une fois encore la femme roulée sur elle-même, puis murmura :

— Voici le jardin d'Armide de Fernand Rocher. Si on l'y conduit jamais, il n'en sortira plus.

En même temps, Baccarat enveloppait son visiteur d'un seul regard, remarquait cet œil où brillait un feu sombre et satanique, cette lèvre mince ou glissait un sourire railleur et mauvais, ce front large et intelligent où la pensée devait s'ébattre à l'aise, et elle faisait la réflexion suivante :

— Si c'est un ennemi qui m'arrive, il est digne de moi ; si c'est un allié, je triompherai, car ce doit être un homme fort.

Andréa salua la courtisane, qui lui indiqua de la main un siège auprès d'elle et jugea inutile de faire tout autre mouvement.

Puis, du regard, elle congédia Fanny.

Andréa s'assit et la regarda fixement, sans hésitation, comme un homme qui vient parler affaires et se soucie peu de la beauté et des charmes d'une femme.

— Chère madame, dit-il, je suis le baronnet sir Williams, et je viens vous proposer un marché.

— Voyons ! fit Baccarat, qui avait parfaitement dompté son émotion... Cependant, cher monsieur, ajouta-t-elle avec ce sourire moqueur de la femme naguère insensible, s'il était question de galanterie, je vous prierais de repasser un autre jour... j'ai mes nerfs aujourd'hui.

— Je comprends cela, dit sir Williams, quand on a mal dormi...

Baccarat jeta un coup d'œil dans la glace, pensant qu'elle était pâle et devait avoir les yeux battus.

— Or, poursuivit l'Anglais avec flegme, l'amour non assouvi entraîne fatalement l'insomnie après lui.

— L'amour ! exclama Baccarat, redevenant la fille de marbre et rougissant d'avouer la défaite de son cœur, l'amour !... Que voulez-vous dire ?

— Tiens, fit tranquillement sir Williams, je croyais que vous adoriez Fernand Rocher.

Baccarat tressaillit, mais elle fut forte, et aucun muscle de son visage ne la trahit.

— Allons donc ! fit-elle, je n'aime personne, milord.

— J'é suis simplement baronnet, observa sir Williams, avec le plus grand calme ; mais je suis heureux d'avoir été induit en erreur...

— Vous l'avez été, baronnet, dit Baccarat avec non moins de tranquillité.

— Alors, tant mieux, ma chère dame.

— Plait-il ? fit la courtisane, qui, une fois encore, tressaillit au fond de son cœur.

— C'est que, articula lentement sir Williams, absolument comme un acteur qui ménage ses effets, si vous l'eussiez aimé... Il s'arrêta et parut hésiter.

— Eh bien ? demanda Baccarat, dont la voix subit une légère altération.

— Eh bien, c'est été très malheureux pour vous, chère madame.

Cette fois, une pâleur livide monta au front de Baccarat.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Parce qu'il est toujours pénible pour une femme de voir lui échapper l'homme qu'elle aime.

— Mon cher, répliqua froidement la Baccarat, dont l'orgueil domina l'émotion, une femme comme moi quitte les gens, mais on ne la quitte jamais.

— Ma chère, dit sir Williams sur le même ton laconique et sec, on ne quitte une femme comme vous que pour se marier... et M. Fernand Rocher se marie.



Ces mots tombèrent comme la foudre sur Baccarat frissonnante.

Elle jeta un cri et se renversa brusquement en arrière, à demi pâmée de douleur.

— Ah ! enfin, murmura sir Williams, vous l'aimez donc ?

— Eh bien, oui, je l'aime... avec passion, avec fureur !... s'écria-t-elle, comme les lionnes doivent aimer dans le désert...

Et elle se redressa hautaine, terrible, l'œil plein d'éclairs, la lèvre frémissante, les narines dilatées.

— Il ne se mariera pas ! s'écria-t-elle, et il m'aimera, dussé-je poignarder ma rivale !

Il y avait sur la cheminée, auprès de la pendule, un charmant poignard à fourreau ouvragé, à lame damasquinée, jadis en la possession d'un jeune fou qui avait voulu s'en frapper pour la courtisane, et dont elle s'était emparée en lui arrêtant le bras et lui disant :

— Puisque vous êtes tréchant, on va vous désarmer, na !

Baccarat ne tenait peut-être que médiocrement à la vie de l'amoureux incompris, car il était aux trois quarts ruiné, mais elle avait en envie du poignard... Au moment où elle proférait cette menace de mort contre la femme que devait épouser Fernand Rocher, Baccarat s'élança vers le poignard, s'en saisit et le brandit avec fureur.

— Ah ! dit sir Williams avec le flegme d'un vrai fils d'Albion, vous seriez superbe ainsi, jouant la tragédie, chère madame.

Un mot froidement railleur produit l'effet d'un verre d'eau glacée jeté au visage d'un homme en colère.

Les paroles de sir Williams, de même qu'une pluie fine abat un grand vent, selon le proverbe, firent évanouir le courroux superbe de Baccarat, et changèrent son exaltation en un morne et subit découragement.

Le poignard lui échappa des mains, et elle se prit à trembler comme un enfant.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle d'une voix brisée où couvaient des sanglots.

— Ma chère, reprit sir Williams toujours impassible, je suis venu vous annoncer une mauvaise nouvelle, mais en même temps, vous offrir mes services.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle avec un frisson d'espoir.

— Regardez-moi bien, continua-t-il, laissant glisser sur ses lèvres ce sourire de démon qui révélait son infernale intelligence du mal, ne croyez-vous pas que je puisse être un allié de quelque valeur ?

— Vous, un allié ?

— Pourquoi pas ?

— Vous ! vous me serviriez ?...

— C'est possible, ma chère.

— Mais à quel titre ?... Pourquoi ?... Dans quel but ?

— Ah ! dit sir Williams, il est évident que j'ai un but et un intérêt... Sans cela...

Il n'acheva pas ; la porte s'ouvrit, et Fanny reparut, une carte à la main.

Baccarat prit la carte machinalement et y jeta les yeux.

La carte portait ce nom :

#### E. DE BEAUPREAU

*Chef de bureau au ministère des affaires étrangères.*

— Je ne connais pas cet homme dit elle en jetant la carte avec une impatience fébrile. Je n'y suis pas !

Ce jour-là, Baccarat aurait refusé sa porte à un ambassadeur, voire même à un czar de Russie.

Mais sir Williams ramassa la carte, y jeta les yeux et tressaillit.

— Il faut le recevoir, dit-il, il le faut !

Et, s'adressant à Fanny d'un ton impérieux :

— Faites attendre au salon dix minutes, dit-il.

Fanny comprit que cet homme était le maître, et elle

obéit.

Alors sir Williams regarda la jeune femme stupéfaite, et lui dit :

— M. de Beaupréau a une fille qui se nomme Hermine.

Baccarat jeta un cri, et se souvint de ce nom prononcé devant elle par la portière de la rue Saint-Louis.

— Ah ! dit-elle, c'est, à coup sûr, la fiancée de Fernand.

— Oui, dit tranquillement le baronnet, et vous allez voir son beau-père.

Et comme elle se reprenait à frémir de courroux :

— Il faut recevoir cet homme, dit-il.

— Mais que veut-il ? que vient-il faire ?

— Il vient vous proposer quelque chose d'infâme... et marché sans nom... N'importe ! ne le jetez point dehors... Ecoutez-le patiemment... puis remettez-le au lendemain. Nous verrons après...

Et sir Williams se dirigea vers le gland de la sonnette et l'agita violemment.

— Faites entrer M. de Beaupréau, dit-il à Fanny.

Puis il courut au cabinet de toilette et laissa retomber la portière derrière lui, plaçant un doigt sur sa bouche pour faire comprendre à Baccarat qu'il voulait voir sans être vu, entendre sans qu'on soupçonnât sa présence, et, au moment où il disparaissait derrière la draperie, il jeta à la courtisane ces mots à mi-voix, prononcés comme un ultimatum terrible :

— Ne le refusez pas... ne vous indignez point... ou, dans huit jours, Fernand est marié.

Baccarat demeura seule pendant dix secondes, puis le chef de bureau entra. Mais déjà la femme forte avait dominé la femme tremblante et brisée d'émotions ; le sourire était revenu à ses lèvres, la sérénité à son front, le calme dans toute sa personne, et lorsque M. de Beaupréau parut, Baccarat avait repris sa nonchalante attitude sur la dormeuse ; elle put examiner à son aise les lunettes bleues, la face rougeaude, le vaste abdomen et les jambes courtes et grêles du chef de bureau.

M. de Beaupréau salua la jeune femme avec cet aplomb d'un vieux libertin qui se trouve toujours à l'aise dans le sanctuaire du vice ; mais Baccarat lui rendit son salut avec une froideur si aristocratique et une dignité si parfaite, qu'il en demeura un peu interdit.

— Madame, dit-il, oserais-je vous demander un entretien ?

— Demandez, monsieur, répondit la courtisane avec le sang-froid superbe d'une reine dont on implore la clémence.

Elle lui indiqua un siège du geste, et parut prête à l'écouter.

— Madame, continua timidement M. de Beaupréau, ma carte a dû vous apprendre qui j'étais ?

Baccarat fit un geste d'assentiment.

— J'ai de la fortune, poursuivit-il, et un beau traitement

— Je vous en fais mon compliment sincère, répondit-elle du ton indifférent qu'on emploie pour dire une banalité.

— Et, continua le chef de bureau, ma position me permettrait de faire bien des choses pour une femme...

— Ah ça ! mon cher, interrompit Baccarat, qui oublia son rôle de duchesse pour redevenir fille de marbre, vous n'avez cependant pas un million à croquer, j'imagine, comme Ville-dieu, votre chef de division, qui s'est ruiné pour moi, et Léopold de Marlotte, qui a allumé ma cigarette avec son dernier billet de mille francs. On vous aura mal renseigné.

Et un sourire dédaigneux glissa sur les lèvres de la courtisane.

Mais la portière du cabinet de toilette, auquel le chef de bureau tournait le dos, se souleva à demi, et Baccarat vit apparaître le visage pâle de sir Williams, qui semblait lui dire :

— Obliez-vous donc ma recommandation, et voulez-vous marier Fernand ?

Un moment interdit, M. de Beaupréau reprit courage, et dit :

— Vous avez une sœur ?

— Ah ! dit Baccarat, serait-ce donc ma sœur que vous

aimez ?

— Peut-être...

— Je crois que vous perdez votre temps, alors, car elle est sage.

— Aussi, suis-je venu à vous...

Baccarat leva de nouveau les yeux sur la portière du cabinet de toilette.

— Soyez calme, semblait dire le visage sévère du baronnet.

— Mon cher, dit Baccarat, les affaires de ma soeur ne me regardent pas.

— Cependant... si vous vouliez... peut-être...

Une idée infernale traversa l'esprit de la courtisane.

— Si je lui marchandais la liberté de Fernand ! pensa-t-elle.

Mais soudain le rouge de la honte monta à son front, et une fois encore elle faillit jeter le chef de bureau à la porte. La tête de Williams était toujours encadrée par la draperie, et, pareille à celle de Méduse, elle épouvantait Baccarat, à l'oreille de qui résonnaient encore ces sinistres paroles :

— Si vous le chassez, Fernand est marié dans huit jours.

Et elle dit à M. de Beaupréau :

— Cerise est une petite sottise... Mais, après tout, cela ne regarde qu'elle.

— Eh bien ?... supplia M. de Beaupréau, dont la voix tremblait d'émotion.

Baccarat leva encore les yeux vers sir Williams.

Le visage de l'Anglais était impassible.

— Monsieur, dit-elle en faisant un mouvement comme pour congédier le chef de bureau, je réfléchirai... je verrai...

— Ah ! dit-il avec une émotion qui trahissait la violence de sa passion, par pitié !... soyez bonne... soyez...

— Revenez demain, lui dit-elle brusquement.

Et elle se leva, comme si elle avait eu hâte de rompre cet odieux entretien.

M. de Beaupréau prit son chapeau et se leva à son tour.

— Demain, lui dit-il ; vous voulez que je revienne demain ?

— Oui, revenez.

— Et... vous la verrez ?

— Oui, oui, fit la tête muette de sir Williams.

— Oui, balbutia Baccarat en baissant le front.

Et elle reconduisit le chef de bureau, dont la face rubiconde était devenue écarlate de joie, et dont le coeur bondissait dans sa poitrine comme celui d'un amoureux de vingt ans.

Quand il fut parti, Baccarat se trouva face à face avec sir Williams.

— Ah ! quelle infamie ! murmura-t-elle ; moi, vendre ma soeur !... Jamais, jamais ! On a dit que la Baccarat n'avait pas de coeur : c'est vrai ; mais elle aime sa famille... Jamais, jamais ! répéta-t-elle avec force.

— Ma chère, dit froidement sir Williams, il n'y a que M. de Beaupréau qui puisse rompre le mariage de sa fille avec Fernand Rocher, et vous auriez tort de le rudoyer.

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

.....

IX

JEANNE

Cependant, cette aurore du dimanche si désiré par Cerise venait de leire enfin, pour nous servir de la vieille expression des poètes, et la jeune fille, éveillée dès le point du jour, s'était empressée de mettre la dernière main à ses préparatifs de toilette, cousant un dernier point à sa robe neuve, et ajustant un dernier ruban à son modeste chapeau.

Puis elle avait fait son petit ménage avec ce soin et cette exquise propreté qui distinguent la grisotte de Paris. Enfin, elle était descendue pour acheter le lait et le petit pain de son déjeuner.

Tous ces détails avaient amené l'heure de midi. Alors Cerise s'était habillée, et, joyeuse et insouciant comme le jeune oiseau qui quitte son nid et prend sa volée, elle se disposait à sortir, lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

— Entrez ! dit Cerise, qui vit apparaître une jeune fille grande, pâle, vêtue de noir, et dont la beauté souffrante avait un cachet de douceur et de tristesse.

— Ah ! dit l'ouvrière avec une nuance respectueuse dans la voix, c'est vous, mademoiselle Jeanne ? Que vous êtes bonne de venir me voir !

Et Cerise prit dans ses petites mains les belles mains blanches et un peu amaigries de la jeune fille, et les pressa avec affection.

— Il y avait longtemps que je n'étais venue, répondit Jeanne, et je n'avais pas de vos nouvelles... Ensuite, j'ai voulu vous donner ma nouvelle adresse.

— Vous êtes donc déménagée ?

— Oui, répondit Jeanne, depuis huit jours. Je demeure à présent rue Meslay, No 11.

Jeanne avait habité la maison où le père de Cerise était mort, et les relations des deux jeunes filles dataient de cette époque.

L'histoire de Jeanne était simple et touchante.

Au temps où le graveur sur cuivre demeurait rue Chapon avec sa femme et sa dernière fille, car Baccarat avait déjà fui le toit paternel, deux femmes vêtues de noir vinrent habiter, sur le même carré au cinquième étage, un modeste appartement de six cents francs. Une vieille bonne composait tout leur domestique.

C'était la mère et la fille.

Madame de Balder venait de perdre son mari, le colonel de Balder, tué au siège de Constantine, et le brave officier avait laissé sa veuve et sa fille sans autres moyens d'existence qu'une modeste pension de quinze cents francs et une inscription de rente de mille francs en trois pour cent.

Madame de Balder et sa fille étaient venues habiter ce quartier populeux, un peu par économie d'abord, ensuite pour se faire oublier de ce monde élégant et riche où elles brillaient, car l'année qui précéda sa mort avait vu la ruine presque complète du colonel, ruine consommée par la perte d'un procès important.

Avec ces modiques ressources, la veuve et la jeune fille vécutent toutes deux, pendant quelques années, dans un isolement presque complet ; puis madame de Balder succomba à une maladie de coeur et laissa Jeanne orpheline.

Jeanne avait alors dix-huit ans. Elle était belle de cette beauté hardie et fière qui semble être l'apanage exclusif des vieilles races. Son noble sang ne pouvait faillir et succomber aux vertigineuses tentations de la pauvreté et de l'isolement.

Seule au monde, elle demeura pure, semblable à ces fleurs qui croissent au bord des abîmes, et dressent, sans souci du gouffre ouvert au-dessous d'elles, leur corolle parfumée vers le bleu du ciel.

Il y avait un an que Jeanne était orpheline. Une sorte d'intimité s'était établie entre elle et la jeune ouvrière, surtout depuis la mort de madame Balder, que Cerise avait soignée

dans sa maladie et à qui elle avait fermé les yeux avec le douloureux respect d'une véritable fille.

Jeanne et Cerise se voyaient souvent. Jeanne disait "Cerise" tout court;

Cerise l'appelait "mademoiselle."

Quelquefois la jeune ouvrière allait passer une soirée tout entière chez son ancienne voisine, que la vieille bonne, qu'on appelait Gertrude et qui l'avait vue naître, continuait à servir avec un dévouement et un désintéressement maternels.

Jeanne s'était assise auprès de la fleuriste et continuait à lui abandonner sa main.

— Comment, reprit Cerise, vous êtes déménagée ?

— Oui, répondit simplement la jeune fille, Gertrude et moi nous avons trouvé que c'était bien cher, six cents francs de loyer, surtout à présent que nous n'avons plus que mille francs de rente, car la pension de ma mère s'est éteinte avec elle.

Au souvenir de sa mère, Jeanne soupira profondément, et Cerise vit briller une larme dans ses grands yeux bleus.

Jeanne était blonde et blanche comme la Fornarina de Raphaël, et son profil rappelait les lignes correctes et pures du type franc auquel jamais ne s'est mêlée une goutte de sang gaulois.

— Pauvre mademoiselle ! murmura Cerise, qui oubliait qu'elle vivait, elle, avec un franc cinquante centimes par jour, et chantait comme un pinson du matin au soir.

— Je viens vous faire une petite visite intéressée, ma chère Cerise, poursuivit Jeanne avec un nouveau soupir, mais avec l'accent d'une noble franchise en même temps.

Ah ! répondit Cerise, parlez, mademoiselle, disposez de moi... Je suis tout à votre service

Une légère rougeur monta au front de Jeanne.

— Gertrude, dit-elle, est bien vieille, et n'y voit presque plus. La pauvre fille se tue à me servir, et s'impose quelques fois des privations pour me faire l'existence plus douce.

— Bonne Gertrude !... murmura Cerise.

— Or, reprit Jeanne, je voudrais pouvoir la soulager, et pour cela, il faut de l'argent...

— J'ai deux cents francs à la caisse d'épargne, s'écria Cerise. Les voulez-vous, mademoiselle.

— Non, merci, chère amie, répondit Jeanne. Ce n'est point de cela qu'il s'agit... Je voudrais travailler...

— Vous, mademoiselle ! Ah ! dit Cerise, une demoiselle de votre rang ! Mais regardez donc vos belles mains... sont-elles faites pour le travail ? Vous, travailler ! une fille noble !

— Le travail, dit Jeanne simplement, est une seconde noblesse. Peut-être même est-ce la seule vraie... Pourquoi donc en rougir !

Cerise regarda la belle jeune fille avec une naïve admiration, et ne trouva pas un mot à opposer à cette noble réponse.

— Ecoutez, Cerise, reprit Jeanne, j'ai appris au couvent à coudre et à broder, je suis même très adroite... et puis j'ai bon vouloir. Si vous m'aimez un peu, vous me trouverez un magasin de broderies où vous puissiez me présenter et où on me donnera de l'ouvrage à faire chez moi.

— Vous présenter dans un magasin ! s'écria Cerise, qui venait une inspiration sublime ; non, non, mademoiselle, je ferai mieux.

— Et que ferez-vous, Cerise ?

— Voici, dit la fleuriste avec son mutin sourire : je connais un magasin de broderies dont la première demoiselle est une de mes amies ; je lui demanderai de l'ouvrage pour vous, vous me le rendrez chaque semaine, et je le porterai au magasin en même temps que le mien, car mon magasin à moi est tout à côté. Vous sentez bien, mademoiselle, que ce sera beaucoup plus convenable pour vous, et cela me fera si grand plaisir d'avoir un prétexte pour aller vous voir plus souvent.

Et Cerise pressait avec effusion les mains de Jeanne, et la regardait d'un air suppliant qui semblait dire :

— Ne me refusez pas...

— Chère Cerise, murmura la jeune fille, que vous êtes bonne et combien je vous aime !...

— Ainsi, vous acceptez ?

— Oui, dit Jeanne simplement.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria la fleuriste ;

— Maintenant, reprit Jeanne, parlons de vous, Cerise. Que faites-vous ? Et... vous contente ?

Et Jeanne, qui savait les petits secrets de cœur de Cerise, appuya sur ces derniers mots. Cerise rougit un peu.

— Oh ! oui... dit-elle ; et j'ai eu une bonne nouvelle aujourd'hui.

— Vraiment ! fit Jeanne ravie.

— Oui, reprit Cerise. Vous savez, mademoiselle, que mon prétendu est ébéniste ?

— M. Léon ?

— Vous pouvez dire Léon tout court, mademoiselle ; le monsieur et la madame ne conviennent pas à de petits ouvriers comme nous. Eh bien, Léon vient de passer contremaitre.

— Tant mieux, chère Cerise, je vous en félicite.

— Et je crois, acheva Cerise en rougissant un peu plus encore, que nous nous marierons dans quinze jours.

— Bonne amie, murmura Jeanne en embrassant la fleuriste comme une sœur, si mes vœux pour vous sont exaucés, vous serez aussi heureuse que vous le méritez... Mais vous allez sortir, je crois ?

— Oh ! dit Cerise, j'ai bien le temps... et je suis si heureuse de vous voir ! Mon Dieu, mademoiselle, ajouta Cerise avec un certain embarras, il y a bien longtemps que je voudrais vous demander... mais je n'ose pas... Je sais votre rang... et peut-être...

— Parlez donc, mon amie. A mon tour, je suis prête à faire tout ce que vous voudrez. Ne sommes-nous pas ouvrières toutes deux maintenant, vous en fleurs, moi en broderie ?

— Ah ! dit Cerise en souriant, ce n'est pas la même chose.

— Enfin, chère amie, je vous écoute, parlez ?

— Eh bien, écoutez, mademoiselle Jeanne, dit Cerise, je vous vois souvent si triste, que je me creuse la tête pour trouver un moyen de vous distraire.

— Pauvre Cerise !

— Rougiriez-vous de venir au spectacle avec moi ? j'ai quelque fois des billets...

— Rougir ! exclama Jeanne d'un ton de reproche, oh ! non, certes, ma bonne amie ; mais je suis en deuil, vous le savez bien.

— C'est juste, murmura Cerise ; mais vous ne refuserez pas de venir dîner avec... nous ? acheva la fleuriste en hésitant.

Et elle se hâta d'ajouter :

— Avec mon futur et sa mère... Nous ne sommes que des ouvriers... Mais nous serions si heureux !...

— Oh ! de grand cœur, répondit Jeanne, qui ne voulait pas refuser Cerise.

— Eh bien, aujourd'hui... par exemple ?

— Soit, ma bonne amie.

— Nous irons dîner à Belleville, tous les quatre, dans un restaurant où ne vont que des gens honnêtes, comme nous... Tenez, la mère de Léon et moi nous passerons vous prendre sur les quatre heures.

— Soit, dit encore mademoiselle de Balder.

— Mais surtout, recommanda Cerise, ne vous faites pas trop belle, chère mademoiselle, car vous voyant avec nous, on verrait bien que vous n'êtes pas à votre place.

— Enfant ! murmura Jeanne en mettant un baiser au front de l'ouvrière, et se levant pour s'en aller.

Jeanne partit, Cerise descendit, gagna le boulevard et ensuite la route Bourbon-Villeneuve.

La mère de Léon Roiland, vieille femme presque sexagénaire, habitait avec son fils un petit logement au quatrième étage, dont les croisées donnaient sur la cour.

Léon, qui était venu à Paris dix années auparavant faire



L'autre se trouva sur-le-champ, et comme par miracle, armé d'un pistolet à deux coups dont le canon fit reculer Nicolo.

son apprentissage, y avait fait venir la bonne femme lorsque, devenu excellent ouvrier, il avait pu gagner six francs par jour.

La vieille mère avait donc quitté son village, après avoir affermé son petit bien à ses voisins, et elle avait rejoint son unique enfant qui réunissait toutes ses affections.

Mais la paysanne était demeurée paysanne; elle avait conservé son bonnet blanc à large bavolet, ses robes de grosse laine, ses bas bleus et ses sabots; et, hiver ou été, par le givre ou le grand soleil, la mère Marion, c'était son nom, ne serait pas sortie sans son parapluie.

— Elle appelait Cerise mademoiselle, attendu que la jeune fille avait les mains blanches et portait des bonnets à rubans et des petits souliers, et elle trouvait que son fils ressemblait qua-

siment à un monsieur, lorsque, le dimanche, il endossait cette redingote à jupe un peu longue et à manches étroites, qui est, pour l'ouvrier, le vêtement de cérémonie et des jours fériés.

Lorsque Cerise arriva, la mère Marion était vêtue de ses habits du dimanche et prête à partir.

— Bonjour, man'selle, dit-elle à Cerise; Léon m'a bien promis qu'il serait ici à cinq heures, et vous savez qu'il est toujours exact.

— Oui, bonne mère, répondit Cerise rouais... et mettant un bris au front de la vieille femme.

Et tandis que la fleuriste s'asseyait et se débarrassait de son châlo, on entendit des pas d'hommes dans l'escalier, une voix mâle et joyeuse qui chantait un refrain populaire.

— C'est Léon, dit Cerise, dont le cœur se prit à battre, mais il n'était pas soul.

La porte s'ouvrit et les deux femmes virent entrer l'ébéniste et, derrière lui, le malingre et chétif personnage que Cerise avait rencontré la veille et qu'on appelait Guignon.

Le pauvre garçon semblait vouloir justifier son nom jusqu'au bout. Un large bandeau lui couvrait l'œil droit et arracha à Cerise un geste d'étonnement.

— Ah ! voilà, répondit-il en riant, on ne s'appelle pas Guignon pour rien, mam'selle. Je suis bien nommé...

— Qu'avez-vous donc, mon Dieu ?

— Ma foi, c'est tout une histoire, allez. Figurez-vous qu'hier soir, comme je revenais de rendre mon ouvrage, j'ai passé dans la rue Guérin-Boisseau, une rue noire où on vous assassinerait que vous ne sauriez pas à qui vous avez en affaire. Un homme a passé près de moi et m'a donné un grand coup de coude ; je l'ai appelé butor, et il m'a poché l'œil en me disant : "Voilà pour te faire joli garçon !" Et tandis que je roulais étourdi dans le ruisseau, il s'est sauvé sans me donner seulement son nom et son adresse. J'en ai pour quinze jours au moins.

— Pauvre monsieur Guignon, murmura Cerise avec compassion.

— Oh ! répondit le pauvre diable, ce qui me contrarie le plus dans tout cela, c'est que je ne pourrai pas aller dîner avec vous aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Dame ! avec une tête ainsi ficelée, mam'selle, vaut mieux rester chez soi. Je venais vous faire mes excuses.

— T'es bête ! dit Léon, qui venait d'embrasser sa mère, un mauvais œil n'empêche pas de dîner.

— Oui, mais tout le monde vous regarde, c'est vexant.

— Monsieur Léon, dit Cerise, mademoiselle Jeanne a bien voulu consentir à nous regarder accompagner. Nous passerons la prendre, n'est-ce pas ?

— Tiens ! répondit Léon, ça ce trouve drôlement, tout de même. J'ai un camarade d'atelier, un bon garçon, qu'on appelle Colar, qui m'a donné rendez-vous ici et nous accompagnera.

Au nom de Colar, Guignon fit une grimace significative, mais Léon n'y prit garde et poursuivit :

— C'est un garçon très bien, ce Colar, il a été sous-officier et il a de bonnes manières. Il est très gai ; il nous amusera.

Comme Léon achevait, on frappa à la porte du modeste logis, et Colar se présenta. Le lieutenant du capitaine Williams était mis avec une certaine recherche de mauvais goût qui déplut à Cerise au premier coup d'œil, et il salua d'un ton cavalier qui acheva de mécontenter la jeune fille.

— Mon cher ami, dit Colar d'une air dégagé et s'adressant à Léon, je ne dîne pas avec vous. J'ai reçu, il y a une heure, la visite de mon *ricux* (mon père), qui me tombe de son village sur le dos, et je viens vous faire mes excuses.

Cerise laissa échapper un sourire de satisfaction, tout en examinant toujours avec une scrupuleuse attention le nouveau venu, qu'il lui semblait avoir déjà rencontré quelque part, et se souvenant vaguement peut-être d'avoir été suivie par lui dans la rue.

— Comment ! sur deux amis, pas un ne vient ! exclama Léon, mécontent.

— J'ai l'œil poché, dit Guignon, qui salua et sortit sur-le-champ.

— Mon *ricux* m'attend, ajouta Colar ; au revoir !

Et Colar sortit à son tour, gagna la rue et se jeta dans un fiacre qui stationnait sur la place du Caire, et dans lequel se trouvaient deux hommes en blouse.

— Changeons de costume ! murmura-t-il en se dépouillant de sa redingote et la remplaçant sur-le-champ par un bourgon bleu, en même temps qu'il enfonçait sa casquette sur les yeux, Je ne tiens pas à être reconnu,

Et il cria au cocher :

— Barrière de Belleville !

Tandis que le fiacre roulait et montait dans le faubourg du Temple, Léon Rolland, sa toilette terminée, descendait la rue Bourbon-Villeneuve jusqu'au boulevard, en compagnie de sa mère et de Cerise ; puis, là, il faisait monter les deux femmes dans une voiture de place et les conduisait rue Meslay, à la porte de mademoiselle Jeanne de Balder.

L'orpheline était prête à partir.

— Belleville ! dit Léon Rolland au cocher, vous vous arrêterez devant le restaurant des *Vendanges de Bourgogne*.

— Non, dit Cerise, arrêtez-vous à la barrière, nous monterons bien à pied la rue de Paris. Il n'y a pas de petites économies. Hors barrières, l'heure de fiacre se paye cinquante centimes de plus.

## X

## LE SERRURIER

Tandis que Léon Rolland, sa mère et les deux jeunes filles descendaient du modeste fiacre à la barrière de Belleville et gravissaient à pied la montée de la rue de Paris pour gagner le restaurant des *Vendanges de Bourgogne*, trois hommes postés derrière le bâtiment de l'octroi, à une certaine distance, les considéraient avec une attention.

L'un d'eux, vêtu d'une blouse bleu et sa casquette enfoncée jusqu'aux yeux, comme s'il eût voulu cacher seigneurieusement son visage, disait à mi-voix :

— Tu vois bien, Nicolo, et toi, le sersurrier, tu vois bien ce grand dadais qui monte la rue avec ces trois femmes au bras ?

— Oui, répondirent Nicolo et le serrurier.

— Eh bien, c'est notre homme, dit Colar ; car c'était lui qui s'était ainsi embusqué sur le passage de Léon Rolland.

— Suffit ! murmura Nicolo, espèce d'hercule trapu qui eût assommé un bœuf d'un coup de poing.

— Bon ! dit le serrurier j'ai ma leçon faite.

— T'en souviens-tu bien ?

— Parbleu ! nous nous mettrons dans la même salle qu'eux puis, j'aurai l'air de l'apercevoir, je pousserai un cri d'étonnement et j'irai lui donner la main. Et comme il sera étonné à son tour et dira qu'il ne me connaît pas, je lui réponderai : "De quoi ! de quoi ! tu fais le fier avec les amis ? tu es pourtant bien Léon Rolland, ouvrier ébéniste et tu as une bonne amie qu'on nomme Pauline, à preuve que t'as deux enfants..."

— Parfait, murmura Colar.

— Ça fait que s'il se fâche, j'ajouterai : "Pauline, une grande blonde qui est passementière et qui demeure rue Vieille-du-Temple."

— Très bien ! très bien !

— Alors, s'il me traite de menteur, je lui alonge un coup de poing...

— Et moi, dit tranquillement Nicolo, je l'assomme en cinq minutes.

— Bravo ! mes drôles, allons, à l'œuvre !... j'attendrai dans le voisinage.

Et Colar s'en alla, tandis que les deux bandits se mettaient à suivre de loin Léon Rolland.

Mais ni eux ni Colar n'avaient aperçu ou du moins remarqué un homme en blouse comme eux, assis sur un banc du bâtiment de l'octroi, fumant tranquillement une pipe et leur tournant le dos avec l'indifférence d'un honnête ouvrier qui ne s'occupe de personne.

Cet homme se leva alors, et il suivit le serrurier et Nicolo, absolument comme ceux-ci suivaient Léon Rolland.

C'était un grand garçon de trente-cinq ans, brun, les épaules larges, et dont les mouvements et la démarche trahissaient une vigueur herculéenne. Malgré son costume, qui était celui d'un ouvrier, il avait les mains aristocratiques et blanches, et

si l'on eût regardé de bien près, on aurait pu remarquer sous sa blouse une fine chemise de batiste qui eût attesté sur-le-champ que sa blouse était un déguisement.

— Je crois, Dieu me pardonne ! murmura-t-il en se mettant en route, que je vais pouvoir empêcher une mauvaise action. La mine de ces deux drôles que j'ai rencontrés tout à l'heure m'a étrangement impressionné. Attendez, mes amis, acheva-t-il avec un demi-sourire, vous n'avez pas encore achevé votre besogne... Soyez tranquilles. Armand de Kergaz a le coup de poing aussi lourd que vous, et, de plus, il sait un peu de cette science redoutable qu'on appelle le chausson.

Et Armand, car c'était lui, l'homme de bien infatigable, à qui tous les déguisements étaient bons pour semer à travers Paris son or et prodiguer les éans de son noble cœur, continua à suivre les deux bandits.

Cependant Léon et les trois femmes auxquelles il servait de cavalier avaient atteint l'entrée des *Vendanges de Bourgogne*.

Ce restaurant, aujourd'hui disparu, se trouvait situé tout près de l'église de Belleville, et il était, le dimanche, le rendez-vous des petits bourgeois et des honnêtes ouvriers du faubourg du Temple et des quartier environnants.

Tandis que dans les cabarets voisins on buvait du vin bleu en se querellant, aux *Vendanges de Bourgogne* il n'y avait jamais ni bruit, ni tapage, ni disputes. On eût dit une surcursale du paisible café Turc, ce club des bourgeois du Marais. Léon Rolland fit traverser aux jeunes filles et à sa mère la salle du rez-de-chaussée, où il n'y avait encore que peu de monde, et les conduisit au premier étage, où se trouvait un petit salon garni de trois tables, l'une ronde, placée devant la fenêtre et pouvant supporter six couverts, les deux autres dressées à gauche et à droite de la porte, et ne pouvant offrir de place qu'à deux convives, chacune.

Les murs de cette petite salle, qui prenait pompeusement sur les vitres du rez-de-chaussée le nom de *Salon de société*, étaient couverts d'un papier verdâtre à rosaces jaunes, et ornés de quelques lithographies enluminées et encadrées en bois noir qui représentaient Waterloo, la bataille d'Austerlitz et le siège de Constantine.

Léon prit possession de la table ronde ; il plaça Jeanne à droite de sa mère, Cerise à sa gauche, et lui-même s'assit à côté de la jeune ouvrière.

Trois minutes après, Nicolo et le serrurier entrèrent, saluèrent et s'assirent.

Le garçon de restaurant, qui était peu habitué, le dimanche surtout, à voir des gens en blouse monter au premier, laissa un moment Léon, qui lui donnait des ordres ; pour s'approcher des ordres, nouveaux venus :

— Est-ce que vous voulez dîner, ou simplement boire un litre ? demanda-t-il.

— Nous voulons dîner, répondit Nicolo.

— Voulez-vous descendre dans la salle du rez-de-chaussée ?

— Non, dit le serrurier, nous sommes très bien ici.

Et il s'installa, jetant un regard à l'ouvrier ébéniste qui lui tournait le dos en ce moment, mais qui avait laissé échapper un petit mouvement d'épaules qui trahissait son mécontentement de voir le petit salon ainsi envahi par des gens de mauvaise mine surtout en présence de mademoiselle Jeanne.

Le serrurier et Nicolo avaient à peine témoigné leur volonté formelle de dîner au premier, qu'un nouveau personnage apparut sur le seuil de la salle.

C'était Armand.

Il salua poliment et s'assit tout seul à la table de gauche, de façon qu'il se trouva placé en face de Léon Rolland et des trois femmes, et à trois pas de distance des deux misérables envoyés par Colar.

Armand demanda à dîner et commença par regarder fixement le serrurier et Nicolo. Ceux-ci, comme tous les gens qui s'apprentent à commettre une mauvaise action et craignent d'être

trou dérangés, ceux-ci, disons-nous, échangeaient un coup d'œil de vif mécontentement.

— Que veut-il, celui-là ? murmura Nicolo à voix basse.

— Il a l'air solide, répondit le serrurier.

— Pourquoi donc qu'il me regarde ?... Je te vas lui pocher un œil, moi, continua Nicolo.

— Hum ! fit le serrurier, il a des épaules...

En ce moment, Léon Rolland tourna la tête et aperçut Armand.

La physionomie ouverte, noble et franche du jeune homme détruisait aussitôt chez l'ouvrier l'impression désagréable que venait de produire sur lui l'entrée des deux bandits.

— Tiens, s'écria le serrurier, c'est toi ?... Bonjour, camarade !...

Léon le regarda étonné,

— Est-ce à moi que vous parlez ? demanda-t-il,

— Parbleu ! répondit le serrurier.

— Je crois que vous vous trompez...

— Moi, je suis sûr du contraire, répondit le serrurier. Vous vous nommez Léon.

— C'est vrai.

— Léon Rolland, ouvrier ébéniste...

— C'est encore vrai ; mais je ne vous ai jamais vu.

— Bah ! fit le serrurier d'un ton insolent ; nous sommes donc fier avec les camarades, parce que nous avons du sexe avec nous ?

— Monsieur ! s'écria Léon indigné, je crois que vous insultez ma mère...

— Et même... continua le serrurier, tu as une bonne amie...

Le serrurier n'acheva pas, car les deux mains d'Armand, qui s'étaient levées brusquement, s'arrondirent autour de son cou et le pressèrent comme un étou.

— Lâche ! lui dit M. de Kergaz, tu as compté sans moi pour venir insulter des femmes...

— A moi ! Nicolo, hurla le serrurier d'une voix étranglée.

Nicolo, un moment stupéfait de la brusque intervention d'Armand, s'était déjà armé d'un couteau qu'il avait pris sur la table, et le brandissant, il allait se précipiter sur M. de Kergaz, sous la rude étreinte duquel le serrurier, à demi asphyxié, fléchissait en roulant des yeux hagards. Mais une des mains d'Armand abandonna ce dernier, qu'une seule fut assez forte pour maintenir, et l'autre se trouva sur-le-champ et comme par miracle armée d'un pistolet à deux coups, dont le canon fit reculer Nicolo.

Tout cela s'était passé si rapidement et d'une façon si bizarre, que Léon, la paysanne et les deux jeunes filles en étaient encore frappés de stupeur.

L'ouvrier s'était levé à demi, les jeunes filles étaient pâles et tremblantes et attachaient un œil éperdu sur Armand, qui maintenait ses deux adversaires à distance.

La vue d'un arme à feu n'intimide que médiocrement l'homme réellement brave et loyal, mais elle fait toujours trembler le bandit, le lâche habitué à se servir du couteau et du poignard, le misérable qui ne devient courageux que pour le vol ou la rapine. Le pistolet d'Armand produisit donc un effet de vraie terreur sur le saltimbanque, l'hercule forain habitué à avaler des lames de sabre, et il recula jusqu'au mur.

En même temps, Armand jetait rudement le serrurier à dix pas de lui, et leur disait :

— Maintenant, mes drôles, si vous ne vous tenez pas tranquilles et avez le malheur de m'interrompre, je vous casse la tête à tous deux.

Le ton de M. de Kergaz était froid et impérieux à la fois, et la résolution qui brillait dans son regard était si nette, que Nicolo et le serrurier demeurèrent quelques instants domptés et pour ainsi dire fascinés.

— Monsieur, dit alors Armand à Léon, vous avez sans doute un ennemi aussi acharné que lâche, car il a amouillé ces



deux misérables contre vous, et ils ne sont venus ici que dans l'intention de vous faire un mauvais parti.

— Monsieur... balbutia l'ébéniste au comble de l'étonnement.

Et tandis que, stupéfaits eux-mêmes, les deux drôles regardaient Armand d'un air hébété, celui-ci raconta brièvement à l'ouvrier ébéniste la conversation qu'il avait surprise entre Colar, Nicolo et le serrurier.

— Voilà qui est bizarre, murmura Léon, qui ne se voyait pas d'ennemi et demeurait convaincu, plus il regardait les deux bandits, de ne les avoir jamais rencontrés.

— A présent, acheva Armand en leur montrant la porte, si vous ne voulez avoir affaire à moi, sortez !

Et l'accès de cet homme était si dominateur, que les deux drôles sortirent, mais en murmurant d'un ton de menace :

— Nous nous reverrons... canaille !

Nicolo et le serrurier partis, les trois femmes qui venaient d'assister à cette scène, aussi émouvante qu'imprévue, commencèrent à respirer, et Jeanne, qui était la plus tremblante, se remit peu à peu de son émotion.

En même temps, Léon courut à Armand les mains tendues, et se trompant à son costume, il lui dit :

— Camarade, vous êtes un brave cœur, et mon amitié vous appartient à la vie, à la mort.

— Merci répondit Armand, qui, depuis quelques secondes, regardait avec attention le visage pâle, un peu souffrant, mais si noblement beau, de Jeanne.

— Et tenez, continua l'ébéniste, avec cette naïve et franche expansion du peuple honnête, si vous voulez nous faire plaisir et nous donner le temps de vous remercier, ne soyez pas fier, dînez avec nous.

Armand tressaillit, hésita, et il eut refusé, si l'œil de Jeanne n'eût semblé lui dire :

— Ne nous refusez pas, monsieur.

— Soit, dit-il en saluant de nouveau la mère de Léon et les deux jeunes filles, j'accepte.

Cependant, Nicolo et le serrurier avaient rejoint Colar dans un cabaret du boulevard extérieur.

— Flambés ! dit le serrurier en abordant l'âme damnée du capitaine Williams.

— Vous l'avez assommé ? interrogea Colar, joyeux et se méprenant au sens du mot flambé.

— Ah ! bien oui, c'est-à-dire que nous avons été rossés, mais rossés d'importance.

— Par Léon ?... Deux hommes contre un seul !

— Léon ? Allons donc ! il n'a seulement pas bougé.

— Eh bien ! alors ?...

— Le diable s'en est mêlé, voyez-vous.

— Le diable ! fit Colar impatienté, connais pas.

— Ou un homme qui lui ressemble... Il m'a presque étranglé...

— Et moi, ajouta Nicolo, il a voulu me brûler la cervelle.

Et Nicolo, qui avait le don de la parole, raconta succinctement à Colar de quelle façon Armand était intervenu.

— Et vous avez lâché pied, imbéciles ! s'écria Colar avec colère.

— Vous en eussiez fait autant à notre place.

— Mais quel est cet homme ?

— Je ne sais pas, dit Nicolo.

— Ni moi, murmura le serrurier. C'est le diable !

— Corbleu ! s'écria Colar, je le saurai, moi.

Il s'installa derrière le volet d'une fenêtre au premier étage et darda un regard ardent sur la rue, disant à Nicolo :

— Tu le reconnaitrais bien, n'est-ce pas ?

— Parbleu ! entre mille...

— Alors, attendons.

Ils attendirent une heure, enveloppant d'un coup d'œil investigateur tout homme qui descendait la rue de Paris pour

franchir la barrière ; puis, tout à coup, le serrurier poussa un cri étouffé :

— Le voilà ! dit-il.

Et Colar vit Armand de Kergaz, qu'il reconnut malgré son déguisement, traverser le boulevard en donnant le bras à Jeanne de Balder, que suivaient Cerise, Léon et sa mère.

— Sang de Dieu ! exclama-t-il en se précipitant au dehors, nous sommes propres... c'est Armand !

## XI

## LE BAL

Colar laissa ses deux acolytes encore stupéfaits de son exclamation, se jeta dans un fiacre, et dit au cocher :

— Cent sous de pourboire, si tu vas rue Saint-Lazare, No 75, en une demi-heure.

L'automédon à livrée crasseuse enveloppa ses deux rosses d'un homérique coup de fouet, et partit avec la rapidité de l'éclair.

— Pourvu que je trouve le capitaine... pensait Colar.

Et l'émotion du lieutenant était si grande, qu'il parlait tout haut dans son fiacre, mêlant les noms de Williams, d'Armand et de Cerise aux mots d'héritage et de séduction.

Si on eût entendu et vu gesticuler le digne veurien, on eût juré qu'il était fou. Le cocher fit merveille, et ne mit guère que trente-cinq à quarante minutes pour franchir les six kilomètres qui séparent la barrière de Belleville de la rue Saint-Lazare.

Au moment où le fiacre s'arrêtait devant l'hôtel occupé par le capitaine Williams, celui-ci se faisait ouvrir la porte cochère et sortait en tilbury.

Mais Colar se montra, sortit précipitamment du fiacre et lui dit :

— Capitaine, il faut rentrer.

— Plait-il ? fit Andrea un peu contrarié.

— Il le faut, dit Colar du ton convaincu de l'homme qui sait l'importance de la nouvelle qu'il apporte.

Le capitaine comprit, au visage bouleversé de Colar, qu'il s'agissait des intérêts les plus graves, et, jetant la bride à son groom, il lui ordonna de ranger le tilbury devant la porte, une roue dans le ruisseau, et d'attendre.

— Vite, dit-il à Colar.

Colar, au cinq francs à son cocher et suivit Andrea, qui traversa rapidement la cour et le jardin, ouvrit la porte du pavillon, et fit entrer son lieutenant dans un petit salon du rez-de-chaussée.

— De quoi s'agit-il ? lui dit-il alors.

— Il s'agit, répondit Colar, d'un événement qui peut tout compromettre.

— Qu'entends-tu par tout ? demanda froidement le capitaine.

— L'héritage, répondit laconiquement Colar.

Andrea fit un mouvement d'étonnement mêlé d'effroi. Colar poursuivit :

— Armand est sur la trace.

— Sang-Dieu ! s'écria le capitaine, qui devint livide de colère et frappa du poing sur une table. Il veut donc que je l'assassine.

Et dans l'œil de celui qui s'était nommé Andrea brillait alors un de ces regards terribles qui eussent fait frissonner quiconque aurait porté le plus banal intérêt à M. de Kergaz.

— Voyons, capitaine, dit froidement Colar, ne cassez rien, et écoutez-moi.

Colar raconta alors la scène de Belleville succinctement, mais dans tous ses détails, puis il ajouta :

— Vous comprenez très bien que Léon Rolland et Cerise connaissent Fernand Rocher et Armand en même temps, il faut un rien, un mot échappé, un mot jeté au vent pour mettre cet



homme du diable, qui fait le bien avec autant de génie qu'il en faut pour faire le mal, sur la trace de l'héritage; alors nous sommes perdus.

- C'est mon avis, dit froidement Andrea.
- Comment! c'est ainsi que vous le prenez?...

Le capitaine Williams avait reconquis tout son sang-froid, et sa merveilleuse lucidité d'esprit habituelle était accourue à l'aide de son infernal génie.

— Mon cher lieutenant, dit-il avec calme, et laissant glisser sur ses lèvres un dédaigneux sourire, je vous croyais plus fort que vous n'êtes.

- Moi? balbutia Colar, ahuri de cette tranquillité.
- Sans doute. Vous perdez la tête dès le début... Armand est l'exécuteur testamentaire du bonhomme Kermarouët; nous, nous sommes les loups qui flairent la proie et veulent se l'approprier. Donc, nous aurions dû prévoir la lutte presque inévitable entre le dragon qui garde et les voleurs qui veulent dérober le trésor.

— C'est vrai, murmura Colar.

— Ceci posé, dit froidement Williams, il faut accepter la lutte et envisager la situation avec le sang-froid d'un général du génie, faire des levées de terrain et étudier le champ où se livrera la bataille.

— Eh bien? demanda Colar, qui retrouva son calme en présence du calme superbe de son chef.

— Voici, dit le capitaine: tu dis qu'Armand a fait connaissance de Léon Rolland?

- Oui.
- Lequel Rolland connaît Fernand Rocher?
- Oui.

— Mais Fernand et Armand ne se connaissent pas encore?

— C'est probable.

— Eh bien! nous allons supprimer l'intermédiaire, dit froidement le capitaine.

- Comment?
- Bah! j'aurai trouvé le moyen d'ici à ce soir.

— Mais Cerise, observa Colar, si Léon disparaît... elle ira trouver Armand.

- On supprima Cerise.
- Oh! oh! s'écria Colar, y songez-vous?

— C'est-à-dire qu'on priera M. de Beaupréau de veiller sur elle.

- Et après?
- Après, dit tranquillement Williams, si tu as toujours du goût pour cette petite... on verra.

— Mais Fernand? Fernand, que connaissent peut-être les amis de Léon Rolland. et à qui ils s'adresseront, par la raison toute simple qu'il est employé au ministère, ce qui, aux yeux des ouvriers, est une haute position?...

- Oh! répondit Williams avec l'indifférence d'un juge corrompu qui prononce une sentence arbitraire. celui-là ne nous gênera plus demain soir... soit tranquille.
- Ma foi, ça, itaine, murmura Colar avec admiration, vous êtes un homme de génie.

Williams ne daigna point répondre au compliment de son acolyte, et il ajouta:

- T'es-tu occupé de mon hôtel?
- Oui, j'ai presque retenu, rue Beaujou, à deux pas des Champs-Élysées, un petit hôtel charmant, au rez-de-chaussée et un premier étage... une écurie pour cinq chevaux.

— Je verrai cela demain matin: car, ajouta Williams, mon futur beau-père, dont je dois faire la connaissance ce soir, au bal du ministère des affaires étrangères, ne doit point me voir logé dans ce taudis.

- Ah! demanda Colar: vous verrez le Beaupréau ce soir.
- Oui, lui, sa femme et sa fille.

Williams se leva, et congédia Colar.

— Je vais chez Baccarat, dit-il. Tu reviendras ici dans la soirée, et tu m'attendras, à quelque heure de la nuit que je puisse rentrer.

Le capitaine remonta dans son tilbury, aussi calme, aussi tranquille qu'il était tout à l'heure lorsqu'il avait rencontré Colar, et il gravit la rue Blanche au grand trot de son cheval anglais.

À la vue du tilbury, la femme de chambre de la courtisane, qui se trouvait par hasard dans la cour, rentra précipitamment.

— Madame! madame! dit-elle à Baccarat, encore l'Anglais! Est-ce que vous allez le recevoir deux fois par jour, maintenant?... Il me fait peur.

— Fanny, répondit Baccarat d'un ton sec, vous êtes une sottise!... Faites entrer le baronnet sir Williams au salon.

Au moment où Fanny lui apportait la nouvelle de la brusque arrivée de sir Williams, Baccarat s'habillait.

Le mystérieux entretien qu'elle avait eu avec Williams avait rendu à Baccarat ce calme superbe qui fera éternellement le triomphe et la force de la courtisane.

Maîtresse d'elle-même, la sœur de Cerise redevenait la femme de marbre qui se laissait désirer toujours sans se livrer jamais entièrement. et procédait à sa toilette avec le tact d'un général ordonnant un plan de bataille.

Williams n'attendit au moins dix minutes au salon, et cette attente fut loin de lui déplaire.

— Elle est redevenue forte, pensa-t-il, c'est bon signe.

Baccarat lui apparut dans une toilette charmante d'intérieur. — en robe de chambre de velours bleu de ciel décolletée, les bras demi-nus et entourés de manches en dentelle noire. — ses beaux cheveux blonds emmêlés de bluets pout toute pureté.

Elle salua Williams d'un "Bonjour, cher!" prononcé du bout des lèvres..., qui sentait son aristocratie du vice, et elle lui indiqua une place auprès d'elle sur un canapé, avec un geste de dubbesse à paniers, poudrée à la maréchale.

— Ma belle amie, dit sir Williams, assez de pose comme cela, et causons.

— Je ne pose pas, répondit Baccarat, je reviens à mon naturel.

- Soit, causons.
- De quoi s'agit-il encore?

— Voici, répondit Williams. Ce matin, vous étiez pâle, agitée; ce soir, vous êtes calme et superbe...

— Après? fit Baccarat avec impatience.

— Ce matin, vous aimiez Fernand avec le désespoir de la femme qui voit lui échapper celui que son cœur a rêvé et choisi; ce soir, vous l'aimez avec la tranquillité d'âme de la femme assurée d'être aimée tôt ou tard.

— Peut-être... murmura Baccarat.

— Vous comptez, reprit sir Williams, sur la visite de M. de Beaupréau pour demain?

— Sans doute, fit Baccarat inquiète; est-ce qu'il ne viendrait pas?

- Il viendra.
- Eh bien! alors?

— Alors, ma chère, je vous apporte le meilleur des prétextes à lui fournir pour éconduire Fernand de chez lui, et le perdre sans retour dans l'esprit de mademoiselle Hermine de Beaupréau.

Un éclair de joie infernale brilla dans ses yeux de la courtisane.

— Vrai? s'écria-t-elle.

— Mais, dit froidement Williams, il sera ici à vos genoux, tenant vos mains dans les siennes, dans quarante-huit heures...

Williams n'acheva pas; Baccarat était déjà à demi folle de joie.

— Que faut-il donc faire? demanda-t-elle.

— Mettez-vous devant cette table, prenez une plume, et écrivez sous ma dictée.

Baccarat obéit, et le capitaine dicta :

“ MON FERNAND BIEN-AIME,

“ Voici quatre jours, grands comme quatre siècles, que ta petite Nini t'attend.

— Mais dit Baccarat s'interrompant brusquement, que me faites-vous donc écrire là ?

— Écrivez, chère amie, répondit le capitaine d'un ton sec.

— Mais je ne comprends pas...

— C'est inutile, écrivez toujours.

Baccarat courba le front sous cette volonté calme et froide, et reprit la plume.

“ Quatre siècles, mon ange adoré, continua le baronnet, dictant toujours ; car, tu le sais bien, ta petite Baccarat ne vit que pour toi, comme vous ne viviez que pour elle, méchant ! avant d'avoir des projets... sérieux. Voilà bien les hommes ! Ils doivent vous aimer toujours, — toujours ne leur paraît même pas assez long, — et puis, un soir, ils rencontrent une poupée de fille honnête, comme ils disent, une petite chipie à bras rouges et à sourire mais, dont les épaules ont des salières, et parce qu'elle a deux cent mille francs de dot, les voilà qui s'embarquent sur le sentiment et veulent se marier...

“ Dis donc, Fernand, je suppose que, lorsque tu auras fait le grand saut, tu trouveras bien un petit moyen pour me présenter chez ta femme ; d'autant que d'O... veut m'épouser... un de plus, par avance ! et je serai une femme honnête, moi aussi.

“ Parole d'honneur, mon chéri, je vais m'amuser à ton mariage : car j'irai, sois-en bien sûr... Ça sera drôle de voir mon fol amant, avec son habit noir et une cravate blanche, donner le bras à madame Rocher déguisée en oranger.

“ Ah ! ça, vilain monstre, vous n'êtes pas mariée encore, j'imagine, et il me semble que vous me négligez un peu... D'ailleurs vous m'avez juré que votre légitime, que vous n'aimez pas, ne vous empêcherait point d'aller voir, et tous les jours encore, votre vraie petite femme, la Baccarat de votre cœur, qui t'aime toujours et t'aimera longtemps, chéri...

“ Je suis jalouse, vois-tu, et si, ce soir même, tu n'es pas ici, à mes genoux, je vais faire une scène à ta future.

“ Mes lèvres sur tes lèvres, et ma main dans les tiennes.

“ BACCARAT.”

Quand elle eut écrit cette lettre étrange, la courtisane regarda le baronnet avec la stupéfaction de ceux qui servent d'instrument et accomplissent une besogne mystérieuse qu'ils ne comprennent pas.

— Comment ! dit Williams en souriant, vous ne devinez pas, ma chère ?

— Mais non, répondit franchement Baccarat, et je commence à me croire bête...

— Hum ! murmura le baronnet avec impertinence, ce serait le cas de dire : *On ne sait pas... On n'a jamais pu savoir.* Mettez l'adresse, ajouta-t-il.

A M. Fernand Rocher, rue des Marais.

Baccarat écrivit l'adresse, et Williams lui fit ajouter ce post-scriptum :

“ Fanny te porte ma lettre. Tâche d'être sage, et ne lui fais pas, je te prie, des yeux en coulisse. Je ne veux pas croire encore, bien qu'on me l'ait affirmé, que vous soupiriez pour ma femme de chambre. Oh ! les hommes ! ”

— Maintenant, ma chère, reprit sir Williams, vous ne comprenez pas qu'un soir, demain, par exemple, cette lettre puisse tomber dans les mains de mademoiselle Hermine de Beaupréau ?

— Ah ! exclama Baccarat, dont l'œil étincela soudain, je comprends. Mais... cette lettre... comment l'envoyer ?..

— M. de Beaupréau s'en chargera.

— Lui ?... Tiens, c'est une idée.

— Parbleu ! dit froidement Williams, on ne va pas lui donner Cerise gratis, à cet homme en lunettes bleues.

— C'est vrai, murmura Baccarat, à qui un dernier remords fit baisser la tête.

— Or, poursuivit Williams, il peut se faire que M. Fernand Rocher dîne demain soir chez son chef de bureau. M. Rocher parti, la lettre se trouve par hasard sur un meuble ou sur un tapis ; on l'ouvre, on la lit...

— Je devine, interrompit Baccarat.

— Et, acheva Williams, Fernand Rocher est un homme à jamais perdu l'esprit de mademoiselle Hermine et de sa mère.

— Ah ! s'écria Baccarat, voilà qui est bien trouvé. Mais le Beaupréau consentira-t-il ?

— Parbleu ! puisqu'il aime Cerise.

— C'est juste, murmura la courtisane, qui, une fois encore, baissa humblement le front.

Williams se leva.

— Ma chère amie, dit-il, je vais dans le monde ce soir, et il faut que je rentre chez moi pour m'habiller.

— Où allez-vous, sans indiscretion ?

— Au bal du ministère des affaires étrangères, où je rencontrerai inévitablement notre chef de bureau.

— Je ne le verrai donc pas ce soir ?

— Non, très probablement ; mais je donnerais ma tête à couper que vous aurez sa visite dès demain matin.

— Alors, que ferai-je ? demanda Baccarat.

— Vous lui montrerez la lettre que vous venez d'écrire.

— Bien ; et après ?

— Après, vous lui direz que vous aimez Fernand, et que si il épouse sa fille, lui, Beaupréau, peut renoncer à revoir jamais votre sœur Cerise. Puis vous lui remettrez cette lettre, en lui disant : “ Arrangez-vous pour que votre fille la lise, qu'elle écrive deux lignes de rupture à son fiancé, et rapportez-les moi. Je vous dirai alors où vous pourrez trouver ma sœur. ”

— Et vous croyez qu'il consentira ?..

— A tout, j'en suis sûr. Je vous verrai demain, et nous aviserons alors. Au revoir !

Et sir Williams se leva, baissa galamment la main de Baccarat et sortit.

Deux heures plus tard, parmi les nombreux invités que le ministre des affaires étrangères réunissait à son bal, on remarquait un jeune gentleman du nom de sir Williams, baronnet, originaire d'Irlande, disait la chronique, et habitant ordinairement Venise.

Le baronnet était un homme d'une élégance parfaite, de manières chevaleresques ; il avait cette beauté un peu triste et rêveuse des fils d'Albion qui courent le monde, poussés par l'ennui.

Le baronnet, présenté par l'ambassadeur d'Angleterre, fut à la mode au bout d'une heure dans les salons du ministère mille légendes fabuleuses coururent bientôt sur sa fortune, ses excentricités ; le bruit même se répandit qu'il voulait se marier, ce qui encouragea beaucoup de mères à l'accueillir avec un sourire ; mais sir Williams dansa peu : il se mit à la recherche de M. de Beaupréau, se fit présenter à lui par un attaché d'ambassade, puis à la femme et à la fille du chef de bureau, qui prit peu d'attention à lui.

Cependant, il obtint d'Hermine la faveur d'une contredanse, lui conta quelques banalités et s'esquiva peu après.

— Je n'ai plus rien à faire ici, se dit-il. On m'a vu ; je ne suis plus un inconnu pour le Beaupréau, cela suffit. Plus tard je ferai connaissance plus ample avec ma future femme.

Et sir Williams regagna son pavillon de la rue Saint-Lazare, vers minuit, en se disant :

— La petite est jolie ; avec un dot de douze millions, c'est un parti très convenable.

## XII

## LA LETTRE

Trois jours s'étaient écoulés depuis la scène domestique dont l'intérieur de M. de Beaupréau avait été témoin, et à la suite de laquelle le chef de bureau avait consenti au mariage de sa fille d'adoption avec Fernand Rocher.

M. de Beaupréau était un de ces hommes qui prennent leur parti de toutes choses, surtout des déceptions d'amour-propre. Le dédain de sa femme, le désintéressement de sa fille, l'abnégation complète de Fernand à l'endroit de la dot, l'avaient humilié outre mesure; mais la pensée qu'il conservait intacte la fortune de sa femme, et marierait Hermine sans bourse délier, l'avait promptement consolé, et il avait, dès le lendemain, témoigné à Fernand cette bienveillance ordinaire à l'aide de laquelle il contraignait le jeune homme à travailler à ce grand ouvrage sur la diplomatie dont lui, Beaupréau, attendait des merveilles.

Fernand avait vu le chef de bureau se révéler sous son véritable jour, et déjà il le méprisait souverainement; mais, comme tous les amoureux qui marchent à leur but et tremblent de rencontrer un obstacle, il eut la lâcheté de l'amour, et répondit à l'accueil cordial de son futur beau-père par des protestations de dévouement et de bonne amitié.

Or, le lendemain du jour où M. de Beaupréau avait souscrit à toutes les conditions de Baccarat et mis dans sa poche la fameuse lettre dictée par l'inférial Williams, le jeune homme entra dans le bureau de son chef vers onze heures pour affaires de service. M. de Beaupréau donna les signatures que Fernand lui demandait; puis il lui dit :

— A propos, cher enfant, vous savez que ces dames vous attendent à dîner.

Fernand tressaillit de joie et remercia M. de Beaupréau.

— Tenez, continua celui-ci avec bonhomie, si vous voulez leur offrir votre bras pour aller à ce concert, vous leur ferez plaisir... C'est à deux heures précises, salle Chantecroix.

Et M. de Beaupréau tendit à Fernand le coupon d'une loge que lui avait envoyé, la veille, un pauvre artiste qui cherchait beaucoup de gloire et un peu d'argent,

— Vous avez le temps d'aller déjeuner et de vous habiller. Je vous donne congé jusqu'au dîner, acheva le chef de bureau en souriant; mais, ce soir, vous me rendrez un petit service, n'est-ce pas ?

Le chef de bureau avait pris un air mystérieux et confidentiel qui flatta l'amour-propre du jeune homme.

— Monsieur, répondit Fernand, je suis à vos ordres et tout à vous.

A cinq heures, madame de Beaupréau, Hermine et Fernand étaient de retour du concert; à six heures, M. de Beaupréau rentra et on se mit à table.

Fernand, fidèle à ses devoirs de confident, avait déjà demandé la permission de se retirer de bonne heure. Après le dîner, il passa au salon, où le café était servi, accompagna Hermine au piano, causa dix minutes et prit congé, laissant au coin du feu M. et madame de Beaupréau, entre lesquels régnait désormais une certaine froideur. Hermine s'était mise au piano après avoir reconduit son fiancé jusqu'à la porte du salon et lui avait serré la main.

Tout à coup, pendant que Thérèse se baissait pour saisir les pincettes et reconstruire le feu, dont l'édifice embrasé commençait à s'écrouler, tandis que la jeune fille, assise au piano, tournait le dos à la cheminée, M. de Beaupréau laissa furtivement tomber la lettre sur le tapis, à deux pas du grand feu.

Madame de Beaupréau, un moment après, reposa les pincettes et leva la tête.

Le chef de bureau était plongé dans une somnolente rêverie, les yeux au plafond.

Hermine jouait une valse.

Madame de Beaupréau aperçut la lettre, fit un mouvement de surprise qui parut arracher son mari à ses méditations, et montrant le papier :

— Cela est à vous, sans doute, monsieur ?

Le chef de bureau jeta un regard indifférent sur le tapis, se baissa, ramassa la lettre et jeta les yeux sur la suscription.

— "A. M. Fernand Rocher," lut-il.

A ce nom, Hermine se retourna et ses doigts s'arrêtèrent immobiles sur le clavier.

— C'est Fernand, dit tranquillement M. de Beaupréau, qui aura laissé tomber cette lettre.

Hermine quitta le piano et s'approcha, dominée par une vague curiosité.

— Tiens, fit naïvement le chef de bureau, cette adresse est assez bizarre; elle porte au bas ces mots : "Par ma femme de chambre." Oh ! oh !

Hermine tressaillit, et une légère rougeur monta à son front.

— C'est une écriture de femme, ma foi ! acheva méchamment M. de Beaupréau.

De rouge qu'elle était, Hermine devint pâle et sa mère se leva à demi, comme si elle eût pressenti qu'il y avait un drame tout entier, un drame fatal pour son enfant dans cette lettre décachée, et que M. de Beaupréau ouvrit fort tranquillement sans que les deux femmes songeassent à l'en empêcher.

M. de Beaupréau parut lire les premières lignes avec une sorte d'indifférence, la curiosité banale d'un beau-père futur qui veut savoir quelles sont les relations épistolaires de son gendre; puis, tout à coup, il laissa échapper une exclamation de surprise indignée.

— Oh ! s'écria-t-il, voilà qui est trop fort, par exemple !

Et il approcha de lui un des candélabres de la cheminée, et continua sa lecture.

Hermine était devenue immobile et pâle comme une statue, et sa mère, qu'une sinistre appréhension dominait, s'était prise à trembler subitement en regardant M. de Beaupréau, dont le visage paraissait se décomposer à mesure qu'il lisait.

Quand il eut fini, le chef de bureau leva les yeux sur sa femme, et lui dit :

— Cette lettre, madame, est de mademoiselle Baccarat, une pécheresse à la mode, et elle est adressée à celui dont vous voulez faire votre gendre. Je vous fais mon compliment d'un pareil choix. Tenez, lisez.

Et il tendit la lettre à madame de Beaupréau frissonnante.

La pauvre mère lut à son tour ces lignes dictées par le vice, écrites par le vice, et dans lesquelles sa fille, en effet, son enfant si pure et si chaste, était odieusement insultée; et comme si la douleur sans nom qui allait frapper son enfant l'eût atteinte elle-même par avance et plus violemment encore, elle jeta un cri et s'évanouit.

M. de Beaupréau s'empressa de lui porter secours, souleva, appela et fit grand bruit, bien moins par affection pour elle que dans le but de donner à Hermine le temps de lire à son tour la lettre fatale.

La jeune fille, en effet, s'était emparée du fatal papier et le parcourait avec cette avidité fiévreuse qu'on met souvent à apprendre une mauvaise nouvelle.

Elle lut jusqu'au bout, immobile, debout auprès de sa mère à qui M. de Beaupréau faisait respirer des sels et qui commençait à reveuir à elle; puis elle laissa échapper cette lettre où on l'outrageait, cette lettre qui semblait lui révéler sous le jour le plus odieux l'homme qu'elle aimait, et en l'amour de qui elle avait cru.

Mademoiselle P... de Beaupréau ne jeta pas un cri, ne versa point une seule larme.

Immobilité et comme égarée, elle regarda tour à tour d'un œil sec M. de Beaupréau et sa mère. Semblant, par ce regard

attester que sa vie était désormais brisée et que le monde entier lui devenait indifférent.

Madame de Beaupréau, qui avait repris ses sens, se leva et courut à sa fille, les bras tendus, les yeux pleins de larmes..

Les deux femmes se pressèrent avec effusion, et comme si elles eussent voulu confondre leurs douleurs.

Puis, ce premier élan passé, Hermine se retrouva forte, résolue, presque calme, comme doit l'être la femme trahie qui se sent supérieure à la trahison.

— Mon père, dit-elle en s'adressant à M. de Beaupréau, et d'une voix ferme et triste, vous prierez M. Rocher, n'est-ce pas, d'oublier nos projets de mariage ?

— Oh ! s'écria le chef de bureau, jouant l'indignation la plus profonde, le misérable ! s'il osait revenir ici !

— Calmez-vous, mon père, dit sèchement Hermine, M. Rocher ne sera jamais mon époux.

La jeune fille se dirigea alors, la tête haute, l'œil fier, vers un guéridon où il y avait de quoi écrire, et elle traça ces quelques lignes :

« Monsieur,

« Un événement qu'il est inutile de mentionner me force à revenir sur vos projets antérieurs. Je suis décidée à entrer au couvent sous huit jours, et j'espère que vous n'insisterez pas. Vos visites seraient inutiles. ! »

Et elle signa cette lettre et la tendit à M. de Beaupréau avec la fierté d'une reine offensée qui pardonne d'avance un outrage qu'elle ne juge pas pouvoir atteindre.

M. de Beaupréau lut évidemment cette lettre de congé en bonne forme, et une pensée emplie d'une joie infâme lui vint :

— Cerise est à moi, se dit-il.

Puis, continuant à jouer l'indignation, il s'écria.

— Je la lui remettrai moi-même, cette lettre, et cela ce soir, dans une heure, chez mademoiselle Baccarat, où il doit être déjà, lui qui paraissait si pressé de nous quitter tout à l'heure.

Et M. de Beaupréau prit sa canne et son chapeau, et, armé de la lettre d'Hermine, il sortit avant même que sa femme et sa fille eussent dit un mot ou songé à le retenir.

A la porte, le chef de bureau se prit à courir avec l'agilité d'un jeune homme, descendit la rue Saint-Louis jusqu'à la place Royale, trouva une voiture, y monta, et dit au cocher :

— Rue Moncey, et au galop.

Le cocher, voyant un homme en habit bleu et décoré, crut avoir affaire à un pair de France, et fouetta son cheval de telle façon qu'il déposa, au bout de vingt minutes. M. de Beaupréau à la grille du petit hôtel de Baccarat.

### XIII

FANNY.

Tandis que M. Beaupréau courait chez Baccarat, celui-ci se trouvait de nouveau en tête-à-tête avec le capitaine Williams.

Le baronnet et la courtisane étaient seuls dans un petit boudoir où Baccarat ne recevait que ses plus intimes amis, et dont la situation isolée permettait d'y causer librement, sans crainte d'être entendu même par Fanny, qui avait la coutume d'écouter aux portes.

Baccarat était pâle, défaite, et une larme roulait dans ses yeux.

Williams était froid, calme, légèrement railleur, comme il convient au génie de la tentation.

— Suis-je assez abaissée ! murmurait la courtisane, en songeant à quel prix elle achetait le célibat de Fernand.

— Ma chère, répondit Williams, on n'a rien pour rien en ce bas monde. Ce bon M. de Beaupréau vous rend votre Fernand bien-aimé ; il est juste qu'il touche le prix de son abnégation.

— Mais c'est ma sœur !... exclama Baccarat, essayant de résister encore.

— Bah ! après tout, c'est à son bonheur que vous et moi nous travaillons..

— Elle est sage... elle est honnête... elle veut un mari... murmura Baccarat d'une voix sourde.

— Nous en ferons, dans six mois, une reine de la mode. Elle aura, comme vous, chevaux et voitures, au lieu de tirer l'aiguille du soir au matin. Au lieu d'un horrible ouvrier aux mains noires, au bourgeron sale, ivre du matin au soir, en vertu de son droit de mari, nous lui donnerons, après cet odieux et grotesque Beaupréau, un joli vicomte qui aura groom et tilbury de fines moustaches noires et cent mille livres de rente.

— Démon ! fit Baccarat qui avait le vertige.

— Merci, dit galamment le baronnet.

Puis il tira sa montre :

— Voyons, dit-il, il est huit heures et demie. Le Beaupréau doit avoir joué sa scène à l'heure qu'il est. Décidez-vous, ma chère, ou je rétablis les faits tels qu'ils sont en allant offrir mes hommages à sa femme et à sa fille... et jamais Fernand ne mettra les pieds ici.

Baccarat courba le front et se tut.

Williams étendit la main vers une table :

— Asseyez-vous là, dit-il, et écrivez.

Baccarat, vaincue, se leva, alla vers la table et murmura :

— Dicter.

« Ma bonne sœur, dicta Williams, si tu ne me viens en aide sur-le-champ, ta Louise est perdue, perdue sans retour. Je n'ai point le temps d'aller chez toi, de m'expliquer, de te révéler mon affreuse situation. Seulement, sache-le, il y va de mon avenir et peut-être de ma vie... Cours sur-le-champ, aussi vite que tu le pourras, rue Serpente, 19 ; demande à voir madame Coquelet, et dis-lui : *Je viens pour ma sœur...* Tu sauras alors ce qu'il faut faire pour me sauver.

« Ta Louise, qui t'aime. »

La plume échappa aux mains de Baccarat, et deux larmes, longtemps contenues, roulèrent enfin sur ses joues.

— Pauvre sœur ! murmura-t-elle.

— Maintenant, dit Williams, attendons le Beaupréau.

Comme il achevait, un coup de sonnette qui retentit à l'intérieur du petit hôtel annonça l'arrivée d'un visiteur.

— C'est lui ! ce doit être lui, murmura le baronnet.

Et comme Baccarat se levait pour passer dans sa chambre à coucher et y recevoir le chef de bureau, Williams lui dit vivement :

— Si c'est lui, vous saurez d'abord ce qu'il a fait, et comment la scène a eu lieu. Puis vous le laisserez un moment et reviendrez me dire ce qui c'est passé avant de rien promettre.

Baccarat essuya ses larmes, et redevint femme sur-le-champ.

Elle se rajusta devant une glace, répara un léger désordre dans sa chevelure, et sortit d'un pas ferme.

— Cerise était définitivement sacrifiée à cet amour pour Fernand Rocher qui brûlait le cœur de la courtisane.

C'est en effet M. de Beaupréau qui arrivait essouffé et triomphant, la lettre d'Hermine à la main.

— Tenez belle dame, dit-il à Baccarat en la lui tendant, lisez et voyez.

Baccarat s'empara de la lettre, la lut le cœur palpitant, et se dit à part elle :

— Jamais il ne l'épousera !

M. de Beaupréau, à qui l'audace était revenue, s'assit tranquillement sur une bergère, passa une main dans son habit bleu et regarda la courtisane.

— Eh bien ! belle dame, répondit-il, ne ferez-vous rien pour moi... maintenant ?

— Attendez ! reprit Baccarat, qui, sans aucune explication et fidèle aux ordres de Williams, laissa le chef de bureau stupéfait et seul, et retourna dans le boudoir où le baronnet l'attendait.

## MAGASIN DU PEUPLE



# GUILMETTE & OUMET

MARCHANDS DE CHAUSSURES

1107 RUE ONTARIO.

Offrent 815,000 de chaussures à moitié prix durant ce mois  
**VENEZ NOUS VOIR ET VOUS SEREZ SATISFAITS.**

**PROFITEZ DU BON MARCHÉ**

**N'OUBLIEZ PAS L'ADRESSE**

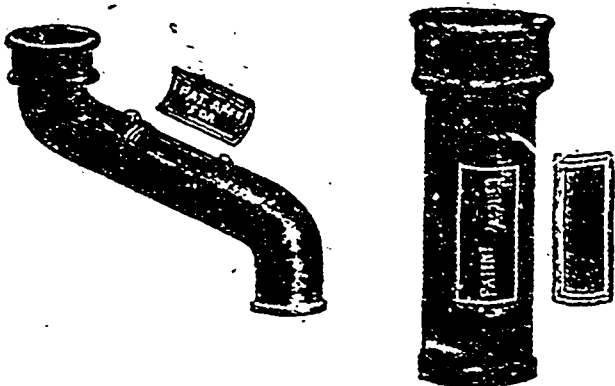
1107 RUE ONTARIO.

**GUILMETTE & OUMET.**

## Moise Courtemanche

COUVREUR EN GRAVOIS,

223 AVENUE PAPINEAU,

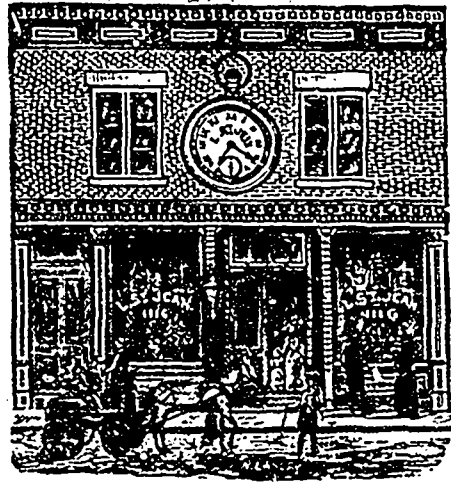


Patenteur et Propriétaire  
 du Tuyau de renvoie à trappe,  
 la plus utile patente connue  
 jusqu'à ce jour. Pour toute infor-  
 mation s'adresser à

**L'INVENTEUR.**

## LEGER ST. JEAN,

**HORLOGER & BIJOUTIER**



**1116 RUE ONTARIO.**

Constamment en mains un assortiment complet de Bijou-  
 teries, Argenteries, Montres et Horloges, qu'il vendra à des prix  
 défiant toute compétition.

Une visite est respectueusement sollicitée.

## JOHN MILLEN & SON,

Quincailleries et Provisions,

1325 & 1331 Rue Ste Catherine,

141 & 143 Rue Plessis,

**MONTREAL.**

SPECIALITES :

Quincailleries legere et pesante,

Armes à feu et Ammunition,

Peintures, Huiles, Vernis,

Epicerie, Provisions,

Platres, Vert de Paris, etc.,

Exterminateur des mouches à Patates de "CHURCH"

— LA CIE. —  
D'IMPRIMERIE  
Metropolitaine,

Ouvrages de couleur et de luxe.

Executes avec soin et promptitude,

**Circulaires,**

**Tetes de comptes,**

**Tetes de lettres,**

**Cartes d'affaires,**

**Pamphlets**

**Calendriers,**

**etc, etc.,**

A des prix tres moderes.

*Les ordres recus par telephone ou  
par la poste recevront la plus  
grande attention,*

**LA CIE.**

**D'IMPRIMERIE METROPOLITAINE**

**968 RUE ONTARIO**

**MONTREAL**

TEL. BELL 6256.

**POURQUOI TANT  
VOUS TROUBLER**

Si vous voulez avoir un bon pantalon  
tout fait allez chez

**A. COHEN & CO**

1203 RUE ONTARIO.

Nous en avons de toutes les prix, de \$0.50 en montant  
ou si vous voulez avoir un bon habillement tout fait  
nous en avons de \$3.00 en montant.

Aussi ouvrage de pratique fait de premiere classe  
ainsi que l'ajustage.

**NOUS SOLLICITONS UNE VISITE**

Le magasin est ouvert jusqu'à 9 heures tous les soirs.

**A. COHEN & CO,**

1203 RUE ONTARIO.

**A LOUER**

Voici les principaux Chapitres qui figurent  
dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocamboles.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel

Résurrection de Rocamboles.

Dernier mot de Rocamboles.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La Corde du Pendu.

Le Retour de Rocamboles.